

ROMAN

Suzanne Jacob
Vers la tranquillité
Page F 4



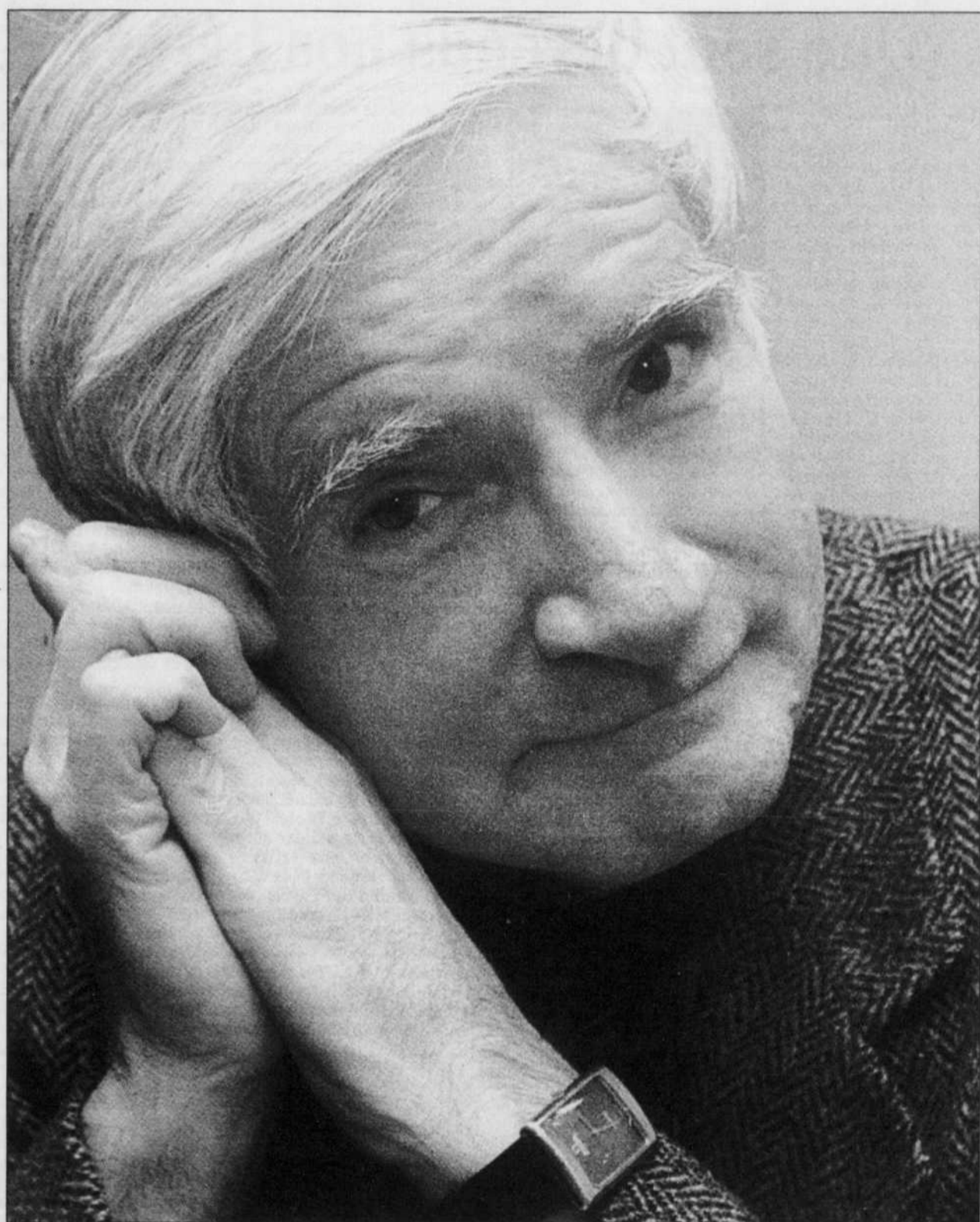
DE VISU

Manon Labrecque
Entre vie et mort
Page F 8

LE DEVOIR



LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

BLANDINE CAMPION

Il est malaisé (voire impossible) pour un lecteur ayant parcouru ou analysé toute l'œuvre d'un romancier de poser un regard neuf ou, disons, naïf sur la dernière parution de celui-ci. Chaque page s'enrichit en effet des centaines de pages précédemment lues, de sorte que tout le texte finit par ressembler à une sorte d'énorme palimpseste sur lequel le lecteur ne peut s'empêcher de lire en filigrane les œuvres antérieures. Et cela est d'autant plus vrai que le romancier en question explore, ouvrage après ouvrage, un espace particulièrement étroit, tenu, pour ne pas dire étouffant.

Le lecteur que je viens d'évoquer de manière volontairement générale, c'est moi; le romancier, Gilles Archambault; l'œuvre, son dernier recueil de nouvelles, *De si douces dérivées*; et l'espace restreint que cet auteur explore sans relâche depuis quarante ans, maintenant, celui qu'il décrit lui-même comme l'espace de *«l'à-quoi-bon»*, ce lieu incertain dans lequel le temps fuit inexorablement, ralentissant les gestes, raréfiant l'oxygène et rendant vaine toute velléité d'action ou de changement puisque, de toute façon, *«tout est toujours trop tard»*.

La mort au bout

Trop tard, il l'est en effet pour presque tous les protagonistes des dix-sept nouvelles qui composent ce recueil. À son habitude, Archambault offre à ses lecteurs des textes qui commencent, paradoxalement, quand tout semble fini. La fin apparaît d'ailleurs comme l'un des leitmotivs de ce livre qui l'exploire sous de multiples facettes, et ce n'est sans doute pas par hasard que la nouvelle liminaire s'intitule *Près du cimetière, tout près*, un titre qui pourrait fort bien s'appliquer à l'ensemble du recueil.

Qu'ils soient journaliste, archi-

tecte, enseignant, p.-d.g., aspirant écrivain ou chômeur, les personnages créés par Archambault sont donc confrontés tour à tour à la maladie (cancer, alzheimer, alcoolisme, dépression), aux ruptures (ruptures amoureuses, ruptures familiales) et à l'échec en général: échec de la paternité, de l'écriture, de l'amitié, de l'amour... Chose étrange, tous ces êtres en «dérive» sont tout à fait lucides sur leur situation et l'auteur place dans leur bouche des phrases aussi lapidaires que celles-ci: *«Je n'ai vraiment rien accompli d'exceptionnel!»*; *«Je me situerais plutôt du côté des tièdes, de ces êtres que leur nullité place hors de la course»*; *«Il me semble toujours que ma vie est une suite de gestes ridicules.»* Mais cette lucidité ne leur sert nullement lorsqu'il s'agit de prendre leur vie en main, de faire des actes concrets. Chez eux, nulle trace de rébellion; à peine, parfois, une légère amertume. Si, à l'instar du narrateur-personnage de *«Relâche»*, les personnages (majoritairement masculins) d'Archambault peuvent avouer que *«les êtres d'affirmation [les] fascinent»*, c'est qu'ils sont quant à eux des êtres d'acquiesce-

ment, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui se sont laissés porter par la vie, au gré des rencontres et des circonstances, acceptant que les autres ou le hasard décident pour eux. Mais, après tout, *«pourquoi s'énerver puisque de toute manière tout finira par un arrêt des fonctions vitales?»*

Passifs, ratés, délaissés par leurs épouses, leurs enfants, leurs amis, incapables eux-mêmes de porter secours à leurs proches, comme le souligne dans les textes la récurrence des appels restés sans réponse (*«Je te rappelle»*, *«La main tendue»*, *«Écris-moi, je t'en prie»*, *«Et toi qu'est-ce que tu fais?»*), ces personnages sont, bien plus que des antiéros, de *«gentils zéros»*, en apparence inoffensifs.

VOIR PAGE F 2: DOUCEUR

Douceur trompeuse

Gilles Archambault

RENCONTRE ANNUELLE
ET LANCEMENT DU N° DE MAI-JUIN

Table ronde portant sur « La Guerre du monde »

Animatrice : Catherine Mavrikakis
Participants : Pierre Thibault, Élisabeth Nardout-Lafarge,
Michel van Schendel et Nathalie Stephens.

Judi 5 juin 2003 à 17 h

Au salon du Bar Saint-Sulpice, 1680, rue Saint-Denis 25 Berni

Spirale



La guerre du monde

SPYRILE 04

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEZ-VOUS :

Par téléphone : (514) 355-3333 ou :
1 800 363-1310

Par la poste en nous retournant
le bulletin ci-contre

Par télécopie : (514) 355-3332

Consultez notre site Web au
www.spiralemagazine.com

Si vous désirez que votre nom
ne figure pas sur la liste d'abonnés
qu'il nous arrive de mettre à la
disposition d'entreprises dont les
produits pourraient vous intéresser,
veuillez cocher ici:

CANADA (étudiant*)	1 an / 6 numéros	20 \$
CANADA (individu)	1 an / 6 numéros	28 \$
CANADA (individu)	2 ans / 12 numéros	45 \$
INSTITUTIONS	1 an / 6 numéros	40 \$
À L'ÉTRANGER	1 an / 6 numéros	35 \$
ABONNEMENT DE SOUTIEN	1 an / 6 numéros	40 \$

* avec photocopie de la carte
(taxes incluses)

EXPRESS MAG 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5

Oui, je désire m'abonner à Spirale pour la durée
et au tarif que j'ai sélectionnés dans le tableau.

Choisissez votre mode de paiement

Chèque-cajon à l'ordre de Express Mag

VISA MasterCard American Express

Date d'expiration _____ Signature _____

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____ Code postal _____

Té. _____

E-mail _____

LIVRES

DOUCEUR

SUIVE DE LA PAGE F 1

C'est à dessein que j'écris «en apparence», car rien n'est plus sournois que cette soi-disant «douceur» que les personnages arborent comme un étendard. Certes, ils ne disent jamais un mot plus haut que l'autre, semblent se contenter de leur petite vie «tiède, sans aspérités, sans joies ni désagréments», n'offrent aucune résistance face aux décisions d'autrui, mais c'est justement là que le bât blesse. Leur entourage ne s'y trompe d'ailleurs pas, à l'image de cette fille qui lance à son père, dans *Le cinéma, ça t'irait?*, ces phrases révélatrices: «As-tu au moins essayé de l'aimer, ta femme? Tu n'en vois pas d'autre, au moins? Tu es un danger pour les femmes que tu fréquentes, le sais-tu?» Non, justement, ils ne savent pas à quel point leur compagnie peut être fatale, ces personnages convaincus de leur bonne foi, et pour cela d'autant plus dangereux. À preuve, la prise de conscience du narrateur, dans la nouvelle *Une scène de bar*, qui réalise que la femme avec laquelle il a vécu deux ans n'a jamais été aussi belle que depuis leur rupture et que, par le fait même, toutes ses maladies psychosomatiques ont disparu... C'est dire à quel point les personnages, dans leur négativité, peuvent être contagieux...

De fait, les fameuses «dérives» décrites par Archambault ne sont «douces» que pour ceux qui s'y soumettent, par peur d'affronter la vie malgré leur cinquantaine, éternels enfants à charge, parasites inconsistants qui, à la manière d'insidieuses vampires, aspirent pour la réduire à néant la force vitale de tous ceux qui font l'erreur de confondre leur absence de volonté avec une nature conciliante. Ce qui se cache sous cette douceur, c'est en fait le re-

fus de toute forme d'opposition, de toute accentuation des contrastes, de tout choix dans une réalité sans couture. Et cette réalité, c'est celle de vies en lente décomposition, dégageant une odeur que seuls les protagonistes peuvent trouver capiteuse.

Tout son talent d'écrivain, Gilles Archambault le met donc au service de la description minutieuse de ce «bien peu de choses» que représente un individu en proie à un effacement à la fois volontaire et progressif, selon un processus inéluctable que traduisent d'une manière significativement mimétique des récits empreints de pudeur, de discrétion... et de douceur, aurait-on la tentation d'ajouter. Mais là encore, la douceur n'est qu'un leurre. En 1988, Yvon Bellemare soulignait déjà dans un texte critique à propos du style d'Archambault: «Cette sobriété modeste pour ainsi dire l'aspect excessif des êtres et des situations dans lesquelles ils évoluent.» Quinze ans et quelques œuvres plus tard, cette remarque n'a rien perdu de sa pertinence. Et il faut croire Archambault sur parole lorsqu'il affirme qu'il n'est pas un écrivain de la tendresse. Car il y a dans ses textes une violence qui, pour être contenue, atténuée, refusée même, n'en est pas moins présente, une violence qui appelle l'image des eaux dormantes, des sables mouvants: face à ces lieux en apparence en repos, tel le narrateur de la nouvelle liminaire qui, visitant le cimetière, «se demande si ce calme n'est pas trompeur», il est bon de se questionner avant qu'il ne soit trop tard.

DE SI DOUCES DÉRIVES

Gilles Archambault
Boréal,

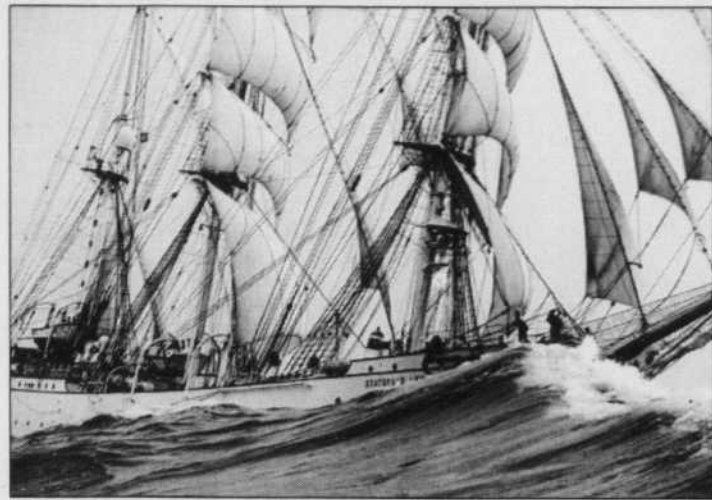
Montréal, 2003, 168 pages

OLIVIER ZUIDA

À pareille date l'an passé, Reporters sans frontières (RSF), organisme voué à la défense de la liberté de la presse, publiait un superbe album photo de la Terre vue du ciel signé Yann Arthus-Bertrand. Cet été, la mer sera plutôt à l'honneur. En effet, Philip Plisson, photographe du grand large, a à son tour offert ses droits de publication à l'organisme. Rappelons que la vente de ces albums représente la principale source de financement de RSF.

Comme celles qui l'ont précédée, cette édition consacrée à Philip Plisson est fort bien réalisée, voire remarquable pour un ouvrage de ce prix. Les superbes reproductions couleur proposent un regard panoramique sur l'œuvre du photographe-marine: tempêtes, phares, marées, grands voiliers, régates, marine marchande et militaire... de multiples thèmes sont abordés.

En vingt ans, Philip Plisson a sillonné la plupart des océans et



Norvège: le très élégant trois-mâts Statsraad Lehmkuhl construit en 1914 est aujourd'hui un navire école privé. Photo de Philip Plisson.

réalisé, à bord de navires légendaires, d'un hélicoptère ou de sa vedette spécialement équipée, des milliers de clichés admirables. De nombreuses photos, produites à l'aide de puissants té-

léobjectifs, procurent une perspective aux graphismes singuliers. D'autres, trop rares, nous rapprochent des artisans de la mer. Nous aurions aimé passer plus de temps sur le pont du Sur-

conf, celui d'une grande goélette ou à bord du *Pen Duick* et tutoyer les marins du monde... Ces 73 photos signées Plisson demeurent néanmoins incontournables.

En fin d'ouvrage, on trouve une liste exhaustive des prédateurs de la liberté de la presse dans le monde, qui va du Bangladesh au Zimbabwe en passant par Israël et Cuba.

D'autre part, indépendamment de l'album, RSF publie son *Rapport 2003 sur la liberté de la presse dans le monde*. La brique recense, à divers degrés, les entrées au droit d'informer: en dehors de la Suisse, peu de nations trouveront matière à se gargariser. Le Canada fait-il partie des vilains? Ni oui, ni non... Pour en savoir plus, rendez-vous sur le site Internet de Reporter sans frontières (www.rsf.org).

POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Philip Plisson
Reporters sans frontières
Paris, 2003, 144 pages

DANS LA POCHE

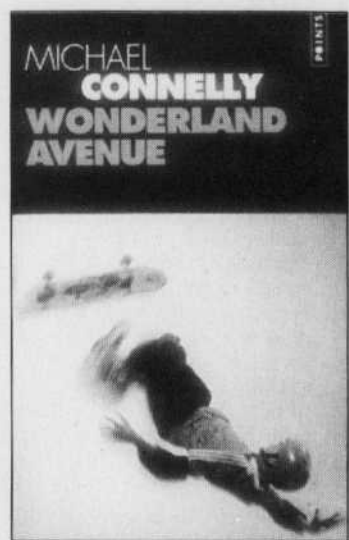
Que sont devenus nos héros?

JOHANNE JARRY

Romans d'évasion, les polars?

«Encore une formule toute faite! Romane d'évasion... Biffez-moi ça!», hurlerait sans doute le commissaire Montalbano, surprenante créature de l'écrivain italien Andrea Camilleri. Ce mois-ci, la parution du polar *La Voix du violon* (Pocket) sert de prétexte à une rencontre toujours très attendue. Il n'y a rien de spectaculaire dans cette histoire d'adultère qui tourne mal. Ce qui compte, c'est comment Camilleri la raconte; son style est une intrigue en soi. Quant à son commissaire, il sait comme nul autre surprendre le lecteur au détour d'une phrase. Huit romans (ceux traduits en français) plus tard, Montalbano défie toujours les interdictions de fumer, boit jusqu'à plus soif, mange sans penser à son cholestérol et aime la femme de sa vie sans la marier ni vivre avec elle.

Espérons que Camilleri ne nous fera jamais le coup de transformer son Montalbano en homme raisonnable, mutation que plusieurs écrivains de polars imposent à leurs enquêteurs ces dernières années. À commencer par Laurence Block qui, côté sagesse, se surpasse dans *Trompe la mort* (Points). Son détective Matt Scudder, alcoolique sobre depuis dix-huit ans, est maintenant marié à une ancienne call-girl de luxe convertie en propriétaire de boutique d'objets anciens à New York. Ils sont juste ce qu'il faut prospères, soutiennent les organismes artistiques et fréquentent les concerts-bénéfices. Un couple, très bon chic bon genre, est assassiné à la suite d'une de ces soirées mondaines. Même si



Scudder a perdu son droit d'enquêter, il accepte d'aider gracieusement son fille à découvrir le ou les coupables.

Comment celui qui a écrit *Huit millions de façons de mourir* et *Tous les hommes morts* peut-il ennuier à ce point? Avant, les plongées existentielles de Matt Scudder maintenaient le lecteur sur la brèche. Maintenant, le détective ressemble à un paisible retraité qui passe le temps en menant une petite enquête pendant que madame tient boutique.

Dans *L'Homme de ma vie* (Points), Charo devient elle aussi propriétaire d'une boutique de produits santé à Barcelone. Après s'être absentée pendant sept ans, elle veut s'établir avec Carvalho (l'homme de sa vie) et lui offrir, par l'intermédiaire d'un ami bien placé, la sécurité dont ses vieux jours auront besoin. Cet ami ouvre la voie à une intrigue poli-

tique complexe dont le ton (donné par Carvalho) est résolument cynique. Toutefois, les pages les plus engagées (et les plus prenantes) sont celles où il est question d'amour. Malgré tout, on sent l'usure de Carvalho, et les feux qu'il allume avec ses livres prennent moins bien. Ou donc est passé le Pepe qui s'arrangeait pour qu'on ne s'habitue pas à lui?

L'inspecteur Wallender

Fatigué et vieilli, Kurt Wallender est tout de même moins cynique que Pepe Carvalho. Dans *La Muraille invisible* (Points), il est confronté à l'inconcevable: un chauffeur de taxi sauvagement assassiné par deux adolescentes pour une poignée de billets. L'insensibilité des jeunes femmes le sidère. Ce meurtre sert de point de départ à une enquête compliquée, contrôlée par un génie de l'informatique qui s'en prend aux milieux financiers. Henning Mankell maintient le suspense jusqu'à la fin, même si plusieurs aspects de son enquête demeurent inexplicables ou incohérents. Quant à Kurt Wallender, il est égal à lui-même: toujours sur le bord de démissionner, seul et souffrant de cette solitude (ce qu'on ne saurait lui reprocher). Mais la fin de cette enquête pourrait favoriser chez lui une approche plus optimiste de la vie, attitude qui lui fait défaut depuis quelques romans. À suivre, donc.

Tout comme Kurt Wallender, l'inspecteur Harry Bosch fait face à une des «plus difficiles enquêtes de sa carrière» dans *Wonderland Avenue* (Points) du très populaire Michael Connelly. La chienne d'un médecin qui réside sur Wonderland Avenue ramène un os à

son maître. Ce dernier est formel: l'humérus est celui d'un enfant. Un enfant qui a été maltraité depuis sa naissance. Sinistre histoire, et Bosch est bien décidé à trouver le coupable... Connelly a écrit une histoire efficace (qu'on finit à trois heures du matin), mais qui manque de noirceur et de profondeur. Quant à la résolution de l'enquête, elle laisse le lecteur sur sa faim: pas facile à avaler à trois heures du matin...

Dans *Sacré* (Rivages/noir), Denis Lehane met en vedette le duo Patrick Kenzie et Angela Gennaro. Ces détectives, les meilleurs de Boston, réussissent à se sortir des pires guépiers. Leur débrouillardise sera mise à l'épreuve par un homme très puissant qui les charge de retrouver sa fille disparue. On cherche ce qu'il y a de noir dans ce polar qu'on qualifierait plutôt de divertissant, saupoudré d'une bonne dose d'humour et de romantisme.

Parmi les nombreuses réimpressions soulignant le centenaire de Georges Simenon, mentionnons *45° à l'ombre* (Folio policier), roman qu'on appréciera surtout pour son style classique. Le lecteur qui ne jure que par Maigret devra toutefois se contenter du commissaire Lachaux en fonction sur l'Aquitaine, paquebot qui fend les eaux africaines vers Bordeaux.

Terminons avec le polar *Caravore Tapi* (L'Instant même) d'Alain Cavenne. Une bactérie «dévoreuse de pétrole» pourrait résorber les marées noires. Mais l'institut montréalais qui a fait cette découverte n'est pas le seul à vouloir la faire breveter... Le courageux détective Alain Cavenne cherche à savoir qui...

ÉCHOS

Rencontre avec François Ricard

(Le Devoir) — À l'occasion de la parution du plus récent roman de Milan Kundera, *L'Ingrance*, la librairie Gallimard invite les lecteurs à venir rencontrer l'écrivain François Ricard lors

d'une discussion animée par Stéphane Lépine. Professeur à l'université McGill, François Ricard vient de faire paraître *Le Dernier Après-midi d'Agnès*, un essai sur l'œuvre de Kundera. Le jeudi 5 juin à 17h à la librairie Gallimard, 3700, boulevard Saint-Laurent, Montréal. Pour information: (514) 499-2012.

Mensonges!

(Le Devoir) — Tel est le thème du concours de nouvelles pour les 18 ans et moins que paraissent les Éditions Vents d'Ouest. Le texte doit être une œuvre originale inédite d'une longueur de 10 à 15 pages. Celle-ci doit être présentée sous un pseudonyme avec une enveloppe cachetée contenant l'identité réelle de l'auteur. Date limite pour participer: 31 janvier 2004. Les textes doivent être adressés à: Prix jeunesse Québec, 36, rue Dumont, Gatineau, Québec, J8V 1J4. Pour information: michel-lav66hotmail.com.

Losfeld chez Gallimard

(Le Monde et Le Devoir) — Gallimard reprend les Éditions Joël-

Losfeld, qui quitte le groupe Mango. Joëlle Losfeld compte 200 ouvrages au catalogue. Cette décision fait suite à l'initiative de Mango, en France, de changer de diffuseur. Les Éditions Blanche devraient aussi quitter Mango, mais elles ne sont pas reprises par Gallimard. Au Québec, rien encore n'a été décidé quant à la distribution.

La P.L.U.M.E.

(Le Devoir) — Farah Gharbi, une étudiante à la maîtrise en études françaises de l'Université de Montréal, a remporté le concours international P.L.U.M.E. organisé par l'Université de Metz (France) et «L'Été du livre». En plus d'un prix en argent, la gagnante verra sa nouvelle, *Aïcha à feu et à sang*, publiée en France.

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Basé sur les ventes du 21 au 27 mai 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Rang
1	Roman	ONZE MINUTES	P. COELHO	Anne Carrière	2
2	Roman	L'IGNORANCE	M. KUNDERA	Gallimard	15
3	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	8
4	Essais	QUI A TUÉ DANIEL PEARL ?	B.-H. LEVY	Grasset	2
5	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	3
6	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	1
7	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	4
8	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	137
9	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LEVY	Robert Laffont	14
10	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES	D. ARCAND	Boréal	3
11	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR	J. LÉVELLE	L'Homme	6
12	Santé	GÜERIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	6
13	Spiritualité	DIEU ?	A. JACQUARD	Stock	13
14	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	4
15	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	48
16	Polar	GONE, BABY, GONE	D. LEHANE	Rivages	4
17	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	30
18	Cuisine	BARBECUE	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	57
19	Spiritualité Qc	CHASSEUR DE RÊVES	G. BLAIS	de Mortagne	1
20	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard	34
21	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	125
22	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	29
23	Roman	IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	18
24	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Leméac	10
25	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	10
26	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	14
27	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	22
28	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMOURG	L'Homme	123
29	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	7
30	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON/ADAMS	Broquet	6
31	Psychologie	PETIT OU GRAND ANXIEUX ?	A. BRACONNIER	Odile Jacob	35
32	B.D.	LÉONARD, 1. 33 - Y'a du génie dans l'air	DE GROOT / TURK	Lombard	3
33	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Médias	5
34	Biographie	CFSAR IMPERATOR	M. GALLO	XO éd.	2
35	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	19
36	Psycho. Qc	STRATÉGIES POUR DÉVELOPPER L'ESTIME DE SOI...	J. MONBOURQUETTE	Novalis	6
37	Essais Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENE	Transcontinental	8
38	Roman Qc	UN MATIN TU TE RÉVEILLES... T'ES VIEUX !	M. FRÉCHETTE	Vents d'Ouest	8
39	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE !	M. MOORE	Boréal	31
40	Guide Qc	RÉPERTOIRE DES LIEUX DU MARCHÉ AU QUÉBEC, 4 ^e édition	COLLECTIF	Bipède	55
41	Pratique Qc	LEÇONS DE CHARME	D. PARENT	Libre Expression	3
42	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1	M. HANNEQUART	Rudel Médias	11
43	Polar	LES HOMMES DE PAILLE	M. MARSHALL	Michel Lafon	2
44	Biographie	BRÛLÉE VIVE	SQUAD	Oh ! Éditions	8
45	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	32

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée ■ : Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

Nouvel arrivage !

Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques
à prix incroyables

50% de rabais
et plus.



Montagnes fugitives
Hossein Sharang
Montagnes fugitives
102 pages - 16,95 \$

Comme de mon commencement j'ai peur le commencement aussi a peur

que le papillon ne se pose plus que l'arbre pousse éternellement

dès lors commence le temps où il faut tomber de soi-même dans la profondeur éternelle

Traduit du persan par Bahman Sadighi et Gilles Cyr

Élise Turcotte LAURÉATE
Prix Estuaire-Terrasses Saint-Sulpice
Sombre ménagerie
76 pages - 14,95 \$

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie www.lenoroit.com

Félicitations à Désirée Szucsany !

Auteure du roman champêtre *Les Fées des lacs* (Varia, 2001), Désirée Szucsany a reçu, le 4 mai 2003, à Paris, la médaille de bronze de la Société académique «Arts-Sciences-Lettres», couronnée par l'Académie française, lors de la cérémonie officielle des diplômés tenue sous le haut patronage de Monsieur Jacques Chirac, Président de la République française.

Désirée Szucsany a déjà publié une dizaine d'œuvres et fera bientôt paraître *Le Bon Numéro*, *La Céciron d'Amsterdam* et *La Rue du pain*.

LES ÉDITIONS VARIA WWW.VARIA.COM

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un homme qui dort

CHRISTIAN
DESMEULES

La nuit s'étend lentement dans le noir d'une chambre que partagent deux amants, comme une marée qui monte. C'est leur première nuit ensemble. Leur première nuit entière. L'homme dort à poings fermés dans le creux du lit, insouciant et fragile à la fois. Elle, elle n'arrive pas à fermer l'œil, visitée par le doute et l'hésitation, les inquiétudes qui accompagnent un amour qui naît. «*Mésadaptée de la nuit partagée*», elle préfère d'ordinaire quitter quel qu'un avant que d'être quittée.

Dans sa chambre à lui, elle convoque quelques-uns de ses fantômes: son père, sa mère disparue trop tôt, une voisine qui l'a pratiquement élevée («*ma grand-mère adoptée, femme de ma vie*»), une cousine suicidaire, des amants de passage. Puis elle se repasse le film de leur rencontre, de sa rencontre avec lui, du premier regard à cette première nuit sans sommeil. Elle égrène des souvenirs, des «*épisodes choisis*» de sa propre vie qui l'aident à habiter sa nuit, qui donnent forme humaine à ses propres peurs.

Dans le noir de la chambre, à côté du «*Monstre*» endormi qui respire lourdement, le réveil-matin égrène les heures, la nuit monte. «*Il est 6h30. Je suis toujours là, à peine deux mètres plus loin qu'au début de la nuit, le dos appuyé au dossier de la chaise, les genoux dans les bras, à te regarder dormir encore et encore, et à trouver tout ça fantastique, formidablement étonnant, moi toute une nuit chez toi, toi dormant paisiblement, pas dérangé par ma présence, peut-être même content.*»

Finalement, l'homme émerge

de sa nuit. Innocent comme à son premier matin, incapable de soupçonner l'étendue du drame qui s'est joué cette nuit-là entre les murs de sa chambre. «*Pourtant, il ne s'est rien passé, dans cette chambre, écrit-elle, il n'est rien arrivé d'autre que ma veille hallucinée, que ton sommeil indifférent.*» Puis ils sortent pour déjeuner. Dans la rue, la jeune femme se fait une promesse, un pari, sans que l'on sache trop ce qui a pu l'entraîner: «*Si tu commandes la même chose que moi, je dormirai chez toi autant de nuits qu'il faudra pour tracer la forme de mon corps sur ton matelas.*»

La nuit monte, un récit qui fait un peu plus de cent pages découpé en quatre parties, elles-mêmes morcelées en chapitres brefs, souffre malheureusement d'un découpage curieux. En exergue à chacune des parties de ce récit, Josée Bilodeau convoque avec justesse Annie Ernaux, Camille Laurens, Suzanne Jacob et Louis Gauthier. Mais le récit de Josée Bilodeau semble sans logique apparente, sautant du coq à l'âne, porté seulement par l'écoulement des heures. En outre, malgré une intention sensible et poétique, l'écriture ne semble pas véritablement achevée. Des phrases qui boitent, une ponctuation curieuse (sans véritable cohérence) donnent le sentiment durable d'être face à une œuvre mal dégrossie, encore en gestation, loin de «*l'écriture fluide*» que nous vante l'éditeur. Le sentiment regrettable d'être face à quelque chose qui aurait pu être.

LA NUIT MONTE

Josée Bilodeau
XYZ, coll. «*Hiéroglyphe*»
Montréal, 2003, 118 pages

Par tous les moyens,
voyager

JOHANNE JARRY

Comment appréhender le monde autrement que par habitude? Ceux qui en ont les moyens rompent avec la routine en bouclant leurs valises pour aller vers des lieux inconnus. Mais cela suffit-il à secouer leur léthargie? «*Vêtu du pyjama rose et bleu, satisfait des limites de sa propre chambre, Xavier de Maistre nous encourage discrètement à essayer, avant de partir pour de lointaines contrées, de remarquer ce que nous n'avons fait que voir.*» Car voyager, rappelle Alain de Botton dans *L'Art du voyage*, est d'abord affaire de regard.

L'auteur maintient cette acuité visuelle tout au long de son livre dont l'aventure commence un jour d'hiver londonien, quand l'auteur parcourt une brochure publicitaire où s'étalent les plages et les cieux d'une Barbade dorée. Entre ce qu'il imagine de son voyage et ce qu'il sera en réalité, il y a tout un monde. L'auteur réfléchit à ce qu'implique toute anticipation en rappelant le roman *A rebours* de J.-K. Huysmans où le duc des Esseintes, jugeant trop fatigant d'aller à Londres, rebrousse chemin avec ses malles pour ne plus jamais sortir de chez lui.

Contrairement au duc des Esseintes, Alain de Botton atterrit sur l'île quelques semaines plus tard. Mais on a beau quitter la grisaille londonienne, c'est avec soi que l'on voyage, constate-t-il à la suite d'un malentendu conjugal. Résultat? Il arrive que le voyageur contrarié ou blessé éprouve subitement la plus grande indifférence pour ce paysage qu'il a pourtant longtemps désiré. Souvent, on rêve de partir pour échapper à une réalité trop ordinaire... «*N'importe où! n'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde!*», clamait Baudelaire. Si ce dernier imaginait le bonheur possible en regardant les bateaux circuler dans le port de Honfleur, Alain de Botton écrit pourquoi les aéroports

lui sont des refuges merveilleux. «*Comme il est réconfortant de songer, lorsque à trois heures de l'après-midi la lassitude et le désespoir menacent de nous submerger, qu'il y a toujours un avion qui s'envole pour quelque part ("N'importe où! n'importe où!"): Trieste, Zurich, Paris.*»

On voyage aussi pour renouer avec soi. «*Au bout de deux heures de rêverie ferroviaire, on peut avoir le sentiment d'avoir été rendu à soi-même: c'est-à-dire ramené au contact d'émotions et d'idées importantes pour soi.*», observe Alain de Botton en regardant la voyageuse du *Compartiment C*, voiture 293 du peintre Edward Hopper. On peut aussi quitter la ville pour la campagne en pensant au poète William Wordsworth qui, en 1850, se préoccupait déjà «*de l'effet des villes sur nos âmes, plutôt que sur notre santé*», et pour qui la nature «*constituait un remède indispensable aux dégâts psychologiques infligés par la vie urbaine.*»

Voilà du pays, c'est aussi pouvoir rêver à toutes ces vies qui auraient pu être les nôtres, ailleurs. On comprend ce qu'éprouve l'auteur, en émoi devant une maison à Amsterdam: «*Je voulais l'existence qu'évoquait ce décor. [...] Pourquoi être séduit par quelque chose d'aussi insignifiant qu'une porte d'entrée dans un autre pays?*»

Vouloir franchir le seuil de ce lieu étranger rappelle peut-être au voyageur qu'il vit, chez lui, une vie pas toujours à la hauteur de ce qu'il désire. Au retour, ragaillardir par ce qu'il a vu, il tentera peut-être de défier ses routines et d'oser quelques changements; voilà sans doute la plus agréable façon de rentrer chez soi.

L'ART DU VOYAGE

Alain de Botton
Traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Aoustin
Mercure de France,
coll. «*Bibliothèque étrangère*»
Paris, 2003, 304 pages

Les passages à vide de Mistral

CHRISTIAN
DESMEULES

Entre deux chansons, un essai sur son œuvre et un projet de roman, Christian Mistral nous imprime son journal de l'année 2002. Un *Journal* qui, entre sa publication quotidienne l'an dernier sur Internet et sa mouture de papier, se transforme en «roman» par un petit tour de passe-passe dont lui seul connaît les ficelles, sans que l'on sache trop bien ce qui justifie cette fantaisie sémantique. *Vacuum* se présente donc après coup, dans sa version livre, comme le quatrième volet du cycle *Vortex Violet* (dans le sillage de *Vamp*, *Vautour* et *Valium*). Pour l'occasion, le «mauvais garçon» de notre littérature s'offre un nouvel éditeur (Trait d'union) et la direction d'une collection («Gaal») qu'il inaugure son nouveau livre.

Au menu, on trouve un peu de tout: commentaires de l'actualité internationale, mots rares, chronique voilée de ses amours chaotiques et de ses amitiés viriles, extraits de courriels qui lui sont adressés, citations de poèmes, de chansons. Tout cela écrit et publié sur Internet au jour le jour, pratiquement d'heure en heure, flirtant sans remords avec le degré zéro de l'écriture. Ainsi, en date du 16 avril 2002 à 9h11 du matin, on peut apprendre que Mistral vient d'ajouter une page à *Origines*, l'essai que lui a commandé Victor-Lévy Beauharnais. Le 25 avril, la petite madame gentille qui habite en dessous lui offre une paire de pantouffles en «Phentex». Le 15 juin, on sourirait si on pouvait croire qu'il se parodie lui-même: «*Avec Kevin, on s'est descendu une bouteille de Havana Club en visionnant Les Raisins de la colère, puis on a commencé à se taper dans la gueule.*» Le 9 juillet, il dégivre son congélateur.

Comment se limiter au réel le plus plat, semble s'être donné pour horizon l'écrivain Mistral. Comment ennuyer? Dans un souci de faire adhérer étroitement sa propre vie et l'écriture, il nous donne à lire le désœuvrement dans ce qu'il a de plus sordide. Epris depuis toujours de liberté, infatigable assoiffé de la vie qui grouille, qui rampe ou qui se décompose, mais bien loin des figures tutélaires de Henry Miller ou d'Hemingway, Mistral traîne sa liberté comme un embarrassant fardeau. Ou comme un vide à remplir. Dans l'un des rares passages de *Vacuum* où la lucidité semble l'emporter sur la complaisance, il nous livre un état des lieux: «*Trente-sept ans. Gros. Cancéreux que ça ne m'étonnerait pas. Le miroir me renvoie une rotondié, une épaisseur bourlée au-dessus du coude gauche. Et j'expectoré avec de plus en plus d'inconfort [...], mais je crains tant que toute ma force ne fonde au contact de l'inquiétude, comme ma beauté s'estompé dans les résidus de tabac fumé et de bière bu.*»

La pratique diariste est exigeante, souvent sans pitié pour l'entourage et pour soi (Jean-Pierre



Christian Mistral traîne sa liberté comme un embarrassant fardeau.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Guay, Gombrowicz ou Charles Juliet en savent quelque chose). Elle relève davantage du véritable travail sur soi et sur l'œuvre en cours que de l'autocongratulation. À cet exercice du journal, Mistral échoue. Car ce qui aurait pu être une œuvre littéraire n'est que la chronique quotidienne d'un personnage nommé Mistral, compulsif dactylographe qui découvre la technologie et s'excite de pouvoir s'adresser au plus grand nombre, à travers le grand vide de l'ennui.

À quelques reprises, le *Journal* nous est présenté comme une sorte d'excroissance amputée d'*Origines*, un court essai sur son œuvre et sa venue à l'écriture qui s'insère dans la collection «Écrire» des Éditions Trois-Pistoles, dans

lequel Mistral consent à nous livrer quelques-uns de ses secrets de cuisine. Un livre polymorphe et bigarré constitué d'un entretien, de notes, d'extraits du *Journal*, de souvenirs d'enfance. Un petit livre éclairant, mais qui n'arrive pas à se suffire à lui-même.

Certains passages de *Vacuum* s'y retrouvent d'ailleurs tels quels, sans retouches grâce à la magie du «copier-coller» qui permet à l'écrivain d'être partout à la fois. Paresseux, le Mistral? C'est lui-même qui l'avoue: «*Le champion toutes catégories des démons dégueulasses auxquels j'aie à faire face, c'est la paresse.*» Et d'ajouter que le cœur n'y est pas, qu'il n'y est plus depuis déjà longtemps: «*Personne ne me croit quand j'affir-*

me préférer laver la vaisselle à écrire.» La paresse ne fait pas qu'empêcher d'écrire, elle fait aussi prendre des raccourcis: «*La seule perspective d'être lu et d'en jeter plein la vue me donne l'impulsion nécessaire à l'ouvrage quotidien. C'est comme ça. Il est de pires raisons d'écrire.*» Vraiment?

VACUUM

Christian Mistral
Trait d'union, coll. «Gaal»
Montréal, 2003, 254 pages

ORIGINES

Christian Mistral
Éditions Trois-Pistoles,
coll. «Écrire»
Trois-Pistoles, 2003, 102 pages

Jean Pierre
Girard

J'espère que tout sera bleu

Jean Pierre Girard
J'espère que tout sera bleu

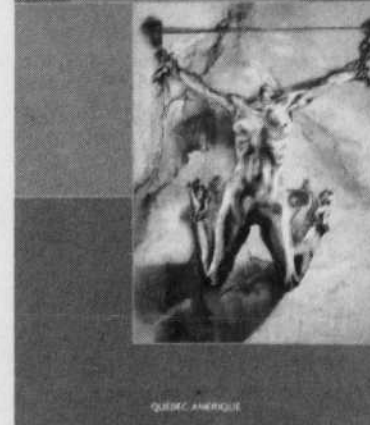
«[...] on a affaire à un nouvelliste de premier plan. Un styliste qui cherche la lumière, capable d'images inoubliables.»

Marie-Claude Fortin, *Voir* (Montréal)

«On pourrait dire de ce recueil qu'il n'est pas loin de ressembler à une anthologie tant il donne un bon aperçu de la palette d'écriture de Girard.»

Robert Chartrand, *Le Devoir*Diane
Sansoucy

Croque-Monsieur

Diane Sansoucy
Croque-monsieur

«C'est écrit! C'est dense. C'est intense. Diane Sansoucy a du talent. Un indéniable talent. Et de la maturité. Conjugués à une forte personnalité. Étonnant. Séduisant.»

«Et voilà, j'étais entrain de lire un roman digne de recommandation. Un grand roman? Si ce n'est pas un grand roman, ça y ressemble...»

Didier Fessou, *Le Soleil*

À l'occasion de la parution de «*L'Ignorance*» de Milan Kundera et du «*Dernier après-midi d'Agnès*, essai sur l'œuvre de Milan Kundera» de François Ricard, ouvrages parus aux éditions Gallimard, nous vous invitons

à assister à une rencontre animée par Stéphane Lépine avec François Ricard à la librairie Gallimard

le jeudi 5 juin à 17 h 00



Librairie Gallimard

3700 boulevard Saint-Laurent, info. 514 499 2012

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.comQUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les fils de la cordonnière

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Après ses trois romans historiques sur la vie de Victoire du Sault, une femme de caractère au parcours inusité dans le Québec de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce sont les fils de cette cordonnière, Oscar et Marius Dufresne, que Pauline Gill place au centre de son dernier livre.

Basé en partie sur des faits connus, *Les Fils de la cordonnière* raconte le parcours des deux frères dont le travail professionnel et l'œuvre philanthropique ont contribué à bâtir la cité de Maisonneuve, aujourd'hui un quartier de l'est de Montréal.

L'un, manufacturier de chaussures prospère, et l'autre, ingénieur-architecte, évoluent dans un contexte encore marqué par le pouvoir dominant du clergé catholique et de la bourgeoisie anglaise, au début du XX^e siècle, dans une société canadienne-française qui cherche à s'affirmer.

Dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, certains édifices portent encore la marque des plans élaborés par Marius Dufresne: le bain public, le marché, l'hôtel de ville, la caserne de pompiers et le château Dufresne, l'ancienne résidence des frères au coin de la rue Sherbrooke et du boulevard Pie-IX. Sans compter que son entreprise de construction fut notamment chargée de l'érection des piliers des ponts Jacques-Cartier et Papineau.

Le fameux secret

Bien que ses personnages principaux ne présentent pas l'intensité

ni la force d'une Victoire du Sault, le roman se lit comme un récit historique de la période entre 1908 et 1918 dans l'est de la métropole, parsemé de quelques histoires d'amour et d'intrigues familiales propres à l'époque. Y compris le fameux «secret», que l'on devine aisément dès le début de la lecture, surtout si l'on a suivi la saga depuis ses débuts avec *La Jeunesse de la cordonnière*. Cela dit, il n'est pas nécessaire d'avoir lu les trois premiers livres pour s'y retrouver dans *Les Fils de la cordonnière*.

Aussi, pour qui s'intéresse aux péripéties du journal que vous tenez entre les mains, le livre offre quelques passages intéressants sur le quotidien aujourd'hui installé rue de Bleury. Ceci, par exemple: «Le 21 septembre 1911, Wilfrid Laurier est défait et Robert Laird Borden obtient la majorité des votes, avec un appui massif de l'Ontario. Henri Bourassa, de la fenêtre de son bureau, rue Saint-Jacques, s'écrie devant la foule rassemblée en fin de soirée: "Je le dis ce soir, Le Devoir sera indépendant du gouvernement conservateur comme il l'était du gouvernement libéral. Indépendants nous fûmes, indépendants nous sommes, indépendants nous resterons." Les slogans promotionnels n'ont rien inventé...»

Pauline Gill, ex-enseignante qui se consacre maintenant à l'écriture, signe ici son sixième roman.

LES FILS DE LA CORDONNIÈRE

Pauline Gill
Vlb éditeur
Montréal, 2003, 384 pages

REVUES

Croire au monde et à la littérature

THIERRY BISSONNETTE

Le Québec ne manque ni d'édi-teurs ni de revues littéraires. La capacité de renouvellement de ceux-ci, qui exige un surplus d'abnégation, n'est cependant pas infinie, ce qui suscite tôt ou tard la fondation d'autres lieux. Au cours des dernières années, l'apparition de maisons comme L'Effet pourpre et de revues comme *L'inconvénient* a souligné combien la relève est difficile à construire lorsque la multiplicité des tribunes tend à masquer les innovations véritables. C'est pourquoi il faut faire circuler sans retenue le premier numéro de *Contre-jour*, une revue ambitieuse que distribue Fides.

Menée par Étienne Beaulieu, Véronique Bessens, Antoine P. Boisclair, Jean-François Bourgeault et Sarah Rocheville, *Contre-jour* se veut un pont entre les auteurs de la relève et des écrivains consacrés, les premiers prenant l'initiative de ce carrefour et les seconds démontrant leur ouverture à une véritable filiation. Le paternalisme crasse et le blâme baby-boom qui dominent une partie de nos lettres seraient donc, selon les agents de cette nouvelle publication, surmontables.

Le texte d'ouverture d'Étienne Beaulieu («*Croire à ce monde-ci*», semonce épique de 32 pages) cerne avec beaucoup de profondeur ce sentiment d'«après moi le déluge» qui émane de la plupart des 45 ans et plus. L'auteur y dresse comme programme le dépassement de la «fermeture de l'âme» provoquée par les excès du scepticisme moderne, sombre dans un narcissisme stérile et autodestructeur. Dictature du «bonheur» et triomphe de l'idéologie romanesque, la civilisation occidentale se serait coupée de la génération poétique du sens, accomplissant d'une certaine façon le projet d'humanité critique des Lumières. «*Toutefois*», dit Étienne Beaulieu, *entre la lumière pure et notre monde, un décalage demeure dans lequel la pensée assoiffée de lumière perçoit un contre-jour où les objets d'ici-bas, comme les chaires illuminées des tableaux de Georges de La Tour, conservent leur matérialité mais se laissent néanmoins imbibber de lu-*

mière.» Contre l'absolu détachement attribué à Kundera, contre le cynisme postmoderne, on se réclame ici d'Hölderlin, de Blanchot, de Char et de Patocka pour se diriger «*au-delà du doute à outrance, du rire et de l'extase prosaïque.*»

Quant à Antoine P. Boisclair, il commente la poésie québécoise moderne à l'aune d'un équilibre souhaité entre l'affirmation et le retrait, l'action et la suggestion, déplorant l'indifférenciation surgie de la surabondance de livres et du manque de réception critique. Un peu court pour l'ampleur de ses jugements, ce texte mériterait des échos. Chez Jean-François Bourgeault, c'est une réflexion sur le haïku, ici lié aux épopées minimales de Handke, qui mène au même constat: il faut réapprendre à doser silence et parole pour laisser naître le monde. Une perspective complétée plus loin par quelques haïkus de Robert Melançon.

Le numéro reçoit aussi les contributions d'Yvon Rivard, de François Hébert et de Ying Chen, soit respectivement un essai, des poèmes et un extrait de roman. À parcourir ces réflexions et créations, le plus frappant est de constater la cohésion esthétique de l'ensemble, privilégiant la voix plutôt que les événements sans pour autant rechuter dans le formalisme. À l'image de cette revue au format livresque, la pensée et l'écriture sont envisagées comme le risque d'une patience et d'un approfondissement humain qui défient les lois du marché.

Contre-jour nécessitera beaucoup d'énergie pour maintenir l'intensité et les vœux de sa proposition. Sa teneur savante en éloignera les anti-intellectuels, les autres ne s'accorderont peut-être pas le temps d'y jeter l'œil, ce qui minerait la volonté de débattre qui accompagne le projet. Espérons tout de même que cette flamme obscure attise un foyer suffisant pour se diffuser à long terme dans notre culture absente d'elle-même. (Pour d'autres précisions et pour connaître les dossiers en préparation: www.contre-jour.ca.)

CONTRE-JOUR

Cahiers littéraires, numéro 1
Montréal, 2003, 160 pages

Vers la tranquillité du Maine

KARINE BERNARD

Wells, de Suzanne Jacob, est la reprise du texte *Plages du Maine*, paru en 1989, augmentée d'une suite inédite qu'on dit «importante» en quatrième de couverture. Aussi courte soit-elle, cette suite apparaît, effectivement, essentielle. Là où le deuil de la mère avait tranquillement fait s'éloigner des jumeaux, celui du père promet de les réunir.

On ne peut pas dire du frère et de la sœur de *Plages du Maine* qu'ils étaient ensemble, unis. Le seul lieu de reconnaissance qu'ils ont est la beauté de leur mère qu'ils partagent. Et «*la beauté de cette femme (notre mère) dépassait toutes les limites du tolérable.*» Maintenant, elle est morte.

La sœur est silencieuse. Le frère aussi, mais il est le narrateur. On constate toutefois au fil du récit qu'il est de moins en moins amarré à ce deuil, «*transporté [...] ici, à Wells, plages du Maine.*» C'est sa sœur qui décidera d'arrêter l'étrange rituel, juste après que le frère eut confié au lecteur qu'il ne s'y reconnaissait pas. «*Après tout, c'est une scène qui ne m'appartient pas. Soudain, je comprends que cette scène n'est pas à moi, qu'elle appartient à notre mère et à ma sœur, que c'est entre elles deux qu'elle a lieu.*»

Dans «*La suite*», nous sommes au même endroit, vingt ans plus tard, après la mort du père des jumeaux. C'est l'occasion pour eux de se retrouver, car depuis *Plages du Maine*, ils ne se sont pas vus.

Le premier texte se termine alors que les personnages quittent la plage pour la chambre d'hôtel; le second commence au moment où le frère, seul, entre dans la chambre. Sa sœur est seule aussi, dans le hall de l'hôtel. La suite nous montre les jumeaux en alternance, qui (se) racontent ce qui les sépare, ce qui les unit.

Leurs parents les séparaient. «*J'ai mis des années à comprendre*



Suzanne Jacob

que nos parents n'étaient pas parents entre eux. Nos parents étaient de parfaits étrangers qui s'étaient croisés à cinq heures de l'après-midi au guichet numéro huit de la Grande Gare.»

Maintenant que leurs parents sont morts, le frère et la sœur vont construire leur propre récit. «*Je n'ai pas, à l'intérieur de moi, d'architecture suffisamment stable pour assurer ma survie,*» disait le frère dans *Plages du Maine*.

Dans «*La suite*», sa sœur dira à un veuf rencontré sur son chemin vers Wells qu'«*il est bien évident qu'il est plus facile de faire un deuil si on partage une histoire de survie que si on ne partage que du néant.*»

Wells, c'est l'histoire de survie partagée par un couple indivisible, marqué par «*le lieu de la gémellité qui est un lieu hors d'atteinte, que les tripotages n'atteignent pas.*» C'est dans ce lieu protégé qu'un frère et une sœur pourront prendre possession de leur propre histoire, que des gens de leur entourage ont voulu associer commodément à l'inceste.

Les personnages de *Wells* sont donc, comme bien d'autres des livres de Suzanne Jacob, qu'on pense à Laura Laur, du roman du même nom, ou à Marie, de *L'Obéissance*, à la recherche de leur récit, de leur histoire, qu'ils écrivent, presque, et qu'on lit.

Dans *La Bulle d'encre*, un essai paru en 1997, Suzanne Jacob disait de l'écrivain qu'il «*est peut-être [...] celui qui a perdu les histoires qui lui ont été confiées. Il passe peut-être sa vie à tenter de retrouver ces trois ou quatre histoires qui feraient de lui cet être tranquille en possession des histoires vivantes dont il a hérité, dont il a la garde.*»

Le roman *Wells* raconte comment un frère et une sœur aspirent à cette tranquillité.

WELLS

Suzanne Jacob
Boréal,
Montréal, 2003, 80 pages

POÉSIE

Une œuvre charnière

DAVID CANTIN

La poésie relance, sans cesse, la notion de dialogue. Comment unifier le proche et le lointain, l'intime et le collectif dans une même voix fondatrice? En 1994, Rachel Leclerc publiait *Rabatteurs d'étoiles* aux Éditions du Noroît. Trois ans après *Les Vies frontalières* (lauréat du prix Emile-Nelligan), ce quatrième recueil venait en quelque sorte confirmer la justesse d'une démarche d'écriture dans la mouvance d'Élise Turcotte, de Denise Desautels et de Louise Warren. Désormais revu et corrigé dans la collection «L'appel des mots» à l'Hexagone, le livre semble avoir pris une réelle consistance avec le temps. Et aux Herbes rouges, Jean-Simon DesRochers se fait encore plus incisif que lors de la parution de *L'Obéissance impure* (Les Herbes rouges, 2001).

Certains recueils semblent mieux vieillir que d'autres. C'est le cas, notamment, de *Rabatteurs d'étoiles*, qui compte parmi les œuvres québécoises les plus fortes de la dernière décennie. On retrouve dans cette suite en trois mesures un désir de vaincre une certaine peur des histoires obsédantes du passé. L'enfance se manifeste, mais avec la distance de l'âge adulte. Une parole tente de saisir la «*dernière humanité*» qui s'épanouit dans sa plus alarmante quiétude. Comme le signale Michel van Schendel dans une très belle préface, «*ils [les poèmes] ont commencé à apprendre, en symétrie, le heurt et la sérénité, c'est-à-dire à les sensibiliser, à les produire dans des formes rythmiques qui, au long du chemin, ne pourront devenir que fortement singulières de leur vie contrastée propre.*»

Tout se passe comme si le monde basculait de la détresse à la révélation la plus juste. Dès le poème initial, on sent la présence de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Rabatteurs d'étoiles, de Rachel Leclerc, compte parmi les œuvres québécoises les plus fortes de la dernière décennie.

ces orphelins «*saturés de lumière*» qui devront «*trahir l'ancêtre et tuer la demeure.*» Entre la prose et l'évocation poétique, le ton fait appel à une lucidité enveloppante par rapport au deuil furtif. À sa manière, une femme affronte l'humiliation, la détresse, de même que la fatigue inguérissable. «*On s'avance sur les bords de la terre / jusqu'à ne plus voir que la mer / on assiste au fragile / au combat de la baie lumineuse / on revient sans le nombre / presque dévasté par le*

voyage / devenu poussière soi-même / comme si on avait marché / sur Constantinople.»

Lauréat du prix Alain-Grandbois en 1995, *Rabatteurs d'étoiles* en vient à semer des pistes pour les œuvres à venir de Martine Audet, Tania Langlais ou encore Julie Fauteux. Très personnel, il reste que ce livre synthétise un certain état d'esprit. De la colère à la tristesse profonde, Rachel Leclerc a su descendre au fond d'elle-même afin «*d'abolir la pei-*

ne». C'est ce qu'on appelle une œuvre charnière.

En 2001, *L'Obéissance impure* marquait les débuts de Jean-Simon DesRochers en poésie. Malgré quelques défauts, on sentait alors une voix qui prenait forme tranquillement. Avec *Parle seul*, l'écriture se précise davantage. Comme dans *Rabatteurs d'étoiles*, on part d'une crainte instable afin d'entreprendre un voyage périlleux au fil de l'existence. «*Regarde le ciel qui taille nos rêves. / Regarde jusqu'à ne rien savoir. / La pensée servira la peur / dans notre corps en guerre lasse / contre disparaître. / - Je plante au sol cette bouteille / où est enfermée la mer / pour repenser la vie, sans nous, cette fois.*» Malgré une certaine détresse alarmante, la poésie de Jean-Simon DesRochers ne sombre pas autour d'un nihilisme éculé. Un monde se trame qui énonce «*cette musique qui annonce l'oubli.*» Une histoire prend forme dans le pays imaginaire. Cette poésie observe surtout les grandes lignes de son propre parcours, bien plus qu'elle note les moindres détails. Elle demeure abstraite, sans tomber dans la théorie grandiloquente. Il y a beaucoup à entendre chez DesRochers, qui pose un regard judicieux sur sa propre génération. *Parle seul* montre à quel point la distance affective sépare les individus. Un jeune auteur qui se démarque avec intelligence.

RABATTEURS D'ÉTOILES

Rachel Leclerc
L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2003, 77 pages

PARLE SEUL

Jean-Simon DesRochers
Les Herbes rouges
Montréal, 2003, 71 pages

C a h i e r s p é c i a l

Lectures d'été



juin

Tombée publicitaire le 30 mai

LE DEVOIR

ESSAIS

Tribulations
et apprentissages

DAVID CANTIN

«Le temps nous ramène à nous.» Cette phrase qui inaugure *L'Oubli prochain*, d'Alain Médam, apparaît comme un leitmotiv. Une brèche s'ouvre et l'homme regarde maintenant derrière lui. Que s'est-il passé au juste? Le récit autobiographique commence dans l'instable, le fragment et l'ouverture. Même chose pour Jean-Pierre Vidal qui emprunte plutôt le chemin de la connaissance, à la lueur d'une époque confuse. Le labyrinthe aboli met en perspective une quête du risque. Deux livres ou l'essai retourne à sa définition la plus riche.

L'an dernier, Alain Médam publiait trois ouvrages où l'on découvrait un auteur méconnu jusqu'ici. Après s'être penché sur la nature même des villes, il s'intéresse désormais à l'acte de création comme lieu de passage. Dans la collection «Spirale» chez Trait d'union, *L'Oubli prochain* fait ainsi écho à *La Tentation de l'œuvre* (Liber, 2002) de même qu'à *Labyrinthes des rencontres* (Fides, 2002). Médam écrit «car le monde se tient là, présent, tout autour de cette vie qui se fraie un chemin». Son dernier essai a pour sous-titre *La vie qui va*.

Dès les prémices, Médam s'interroge sur le contenu incertain du récit d'une existence. Quoi inclure, quoi omettre? Là se trouve la question aussi cruciale qu'adéquante. Ce qui fascine, ici, demeure cette façon de raconter sans perdre de vue les enjeux d'un tel exercice de mémoire. L'homme remonte le cycle des jours, des années et des souvenirs. Il y a aussi la vieillesse du corps, la «montée de l'irréparable». D'un continent à l'autre, cette voix fait état de l'indéracinable: la peur comme la joie, la solitude de même que les rencontres inévitables du destin. Constatant, on revient à la situation immédiate, à l'image d'un moment de lucidité. A Montréal, au XXI^e siècle, tout reste à faire.

«Devoir de mémoire? Sans doute doit-on respecter ce devoir. Ce qui fascine l'homme, pourtant, c'est plutôt l'oubli. Avec le temps — il suffit d'attendre —, c'est un peu comme si ce qui avait été n'avait jamais été. Le passé trépassé. Ce que nous mettons en mémoire, ce que nous parvenons à consigner ne nous permet pas tant de nous souvenir que de prendre la mesure de ce que nous oublierons si nous ne le consignons pas.» Un texte où s'exprime, avec justesse, un élan de liberté féconde.

«Littéralement, la méchanceté peut être saine et juste [...] Parce qu'elle ouvre un espace de respiration.» Sans faire le moindre compromis, Jean-Pierre Vidal entend «le pas toujours dansé de l'arpenteur dans le labyrinthe». Entre l'analyse et la polémique, le fondateur de la revue *Protée* se positionne face à une culture générale qui n'est plus que showbiz. Il revient sur les mythes de Thésée et de Dédale, de même qu'à cette forme inverse de l'exil qu'est l'abandon. Par le biais du discours savant, la critique demeure sévère. Il faut être particulièrement attentif dans ces pages où l'humeur dicte souvent une position radicale. «Le commerce que l'individu entretient avec lui-même sera bientôt lui aussi électronique, constitué d'intérêts élémentaires et évanescents, si dénués d'implication intime qu'ils formeront comme un nuage stochastique à travers lequel le monde se parlera à lui-même.» La présence au monde n'a jamais été aussi nécessaire. D'un constat féroce à l'autre, *Le Labyrinthe aboli* s'attaque avec finesse à l'imbécillité régnante. Une œuvre difficile, mais courageuse.

L'OUBLI PROCHAIN

Alain Médam
Trait d'union, coll. «Spirale»
Montréal, 2003, 183 pages

LE LABYRINTHE ABOLI

Jean-Pierre Vidal
Trait d'union, coll. «Spirale»
Montréal, 2003, 148 pagesLeo Strauss,
responsable de la guerre en Irak?

Depuis quelques semaines, on a pu lire plusieurs reportages faisant du philosophe Leo Strauss (1899-1973), juif allemand réfugié aux États-Unis dans les années 1930, l'inspirateur des politiques du gouvernement américain de George W. Bush. Au point où l'on qualifie maintenant certains néo-conservateurs de «Leo-Cons!». Le philosophe québécois Daniel Tanguay, de l'Université d'Ottawa, publie ces jours-ci une biographie intellectuelle de cet énigmatique auteur qui a passé le plus clair de sa vie à commenter les grands textes. Daniel Tanguay a voulu dégager dans ces commentaires les tensions fondamentales de la pensée de Strauss. Selon lui, les straussiens autoproclamés qui entourent le président ne sont pas toujours fidèles à la pensée de leur maître. Et Strauss? Dans l'œil de Tanguay, c'est le penseur irrémédiablement tiraillé entre «Athènes et Jérusalem», autrement dit entre philosophie et religion.

ANTOINE ROBITAILLE

A. R. Dans les derniers mois, le grand public a découvert Leo Strauss par le biais d'enquêtes sur l'entourage de l'actuel président américain. J'ai une question à demi-facétieuse: Strauss est-il responsable de la guerre en Irak?

Daniel Tanguay. Disons qu'il y a une expérience fondatrice chez Strauss, celle de la République de Weimar. Il en a tiré une leçon: le problème de la démocratie, c'est sa complaisance envers la tyrannie. La démocratie peut faire preuve d'une incapacité à se défendre lorsqu'elle est menacée par un ennemi cynique et puissant. De là à dire que la pensée straussienne peut fournir le substrat idéologique à la politique de la guerre préventive, je crois que c'est exagéré, car plusieurs autres considérations entrent en ligne de compte ici n'ayant aucunement à voir avec Strauss.

Quel rapport peut-on établir entre lui et le néo-conservatisme?

Le néo-conservatisme actuel aux États-Unis a pour caractéristique de chercher l'expansion universelle de la démocratie, ou au moins une sorte d'empire planétaire éclairé, dirigé par les États-Unis. Or, la pensée de Strauss est extrêmement réticente devant un tel projet de gouvernement mondial, de république universelle,

en fait de tout projet d'unification de l'humanité autour d'un seul régime politique. Dès les années 1950, dans une polémique célèbre avec Kojève, il avait dit que le risque d'une telle chose serait celui de la tyrannie mondiale. À l'époque, aux yeux de Strauss, c'est le communisme tel que Kojève l'envisageait qui incarnait cette possibilité. C'est très compréhensible quand on saisit sa pensée, fondée sur la diversité des régimes politiques. Celle-ci renvoie selon lui à la hiérarchisation des biens dans l'âme humaine. Les tensions entre les différents besoins de cette âme correspondent à différents types de régime. Tensions inévitables qui ne peuvent être abolies par le politique. Autrement dit, l'humanité ne peut pas se réconcilier totalement avec elle-même.

Or, l'unification autour de la démocratie américaine, c'est un peu ce que le néo-conservatisme prône.

Oui, curieusement le néo-conservatisme américain semble en être là. Selon ce néo-conservatisme, cette synthèse répondrait au besoin le plus profond de l'ensemble de l'humanité et non pas simplement à celui d'un peuple avec une histoire particulière. C'est très différent du conservatisme traditionnel.

Vous écrivez par ailleurs dans votre livre que c'est une «erreur de fond de prendre Strauss pour un conservateur au sens propre du terme».

Oui, je parle ici du conservatisme au sens du respect absolu de la tradition. Pour Strauss, la tradition n'a pas une valeur en soi. Sa pensée veut cultiver la tension entre nature et tradition, laquelle, dans son optique, peut être une expression de la nature, mais peut tout aussi bien occulter la nature. Du coup, pour lui, ce qui est important, c'est de conserver cette tension entre tradition et nature. La philosophie, la pensée politique est toujours une rupture par rapport à la tradition, puisque c'est une interrogation infinie sur la nature du bien.

Or, la tradition définit des biens par autorité et refuse d'en discuter. Pour Strauss, au contraire, on doit entrer en dialectique avec elle.

La tradition doit être constamment rediscutée. Cette façon d'approcher les œuvres ressemble au rapport que les juifs entretiennent avec la Torah. Strauss est un juif allemand ayant reçu une formation orthodoxe quand il était jeune. Il a été très proche des milieux de recherche sur le judaïsme dans les années

1920 en Allemagne. Chez Strauss, il y a une constante interrogation des grands textes de l'humanité, comme il y a une constante interrogation de la Thora dans la tradition juive. La vérité, selon lui, se trouve dans le texte, mais elle est aussi toujours dans l'interrogation infinie par rapport au texte. La tradition doit être mise en question; elle donne alors lieu à plusieurs types d'interprétation pouvant à leur tour être mis en question. Toute la méthode de lecture de Strauss est influencée par cette idée d'un combat corps à corps avec les textes de la tradition. Une tradition ni ossifiée, ni sacralisée, ni statufiée, mais qu'on doit remettre en question en vue d'arriver à une réflexion sur la nature du bien.

Vous terminez votre livre en affirmant que, chez Strauss, le problème théologico-politique, c'est-à-dire le dilemme entre le politique et le religieux, est insoluble. Pourquoi?

Le problème théologico-politique vient du fait que la philosophie et la religion prétendent toutes deux dire le vrai. Cette tension-là vient de deux expériences humaines essentielles: d'un côté, la crainte de Dieu, la reconnaissance de la toute-puissance de Dieu; et de l'autre, l'expérience de l'étonnement et du questionnement philosophiques. Le problème est insoluble dans la mesure où la philosophie ne peut arriver à réfuter les prétentions de la révélation. Pour ce faire, il faudrait qu'elle ait un savoir total. C'est-à-dire qu'elle puisse exclure totalement la possibilité de l'existence d'un dieu absolu et transcendant. Or ni la philosophie ni la science ne l'ont encore fait, puisque le système qui embrasserait l'ensemble du savoir n'est pas disponible. D'autre part, nous avons tous une expérience du questionnement, du doute, et cette expérience de l'autonomie de la raison fait que nous avons une expérience de l'âme qui échappe à la crainte de Dieu. La philosophie peut être justifiée de partir uniquement de ces expériences de l'âme, mais reste incapable de réfuter l'autre expérience, l'expérience religieuse. En revanche, la religion de la révélation n'est pas capable de réfuter l'expérience qui est propre à l'expérience de la philosophie.

On sera toujours tiraillés entre «Athènes et Jérusalem»?

En tout cas, c'est mon interprétation du message de Strauss.

LEO STRAUSS

UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Daniel Tanguay
Grasset
Paris, 2003, 335 pages

La vitrine de l'éditeur José Corti

LE MONDE

En lisant les souvenirs de José Corti, on est projeté de l'autre côté de la vitrine du libraire de la rue Médicis à Paris. «Corti, les pieds dans le plat, la tête dans la vitrine», disait René Crevel. Devant les grilles du jardin du Luxembourg, c'est l'histoire littéraire qui se promène. «Je suis ce voyageur à sa dernière étape et je veux peupler ma solitude en appelant à moi les compagnons d'un moment et les amis de toujours.»

Il y a là quelques passants considérables: les surréalistes, avec Breton, bien sûr, Eluard, Dalí et «Marie Galas», Desnos et Crevel («La mort faisait le trottoir rue Nicolo, devant sa porte, et l'avait longtemps aguiché au passage. Elle avait déjà, et depuis longtemps, accès chez lui. Il s'était habitué à son visage, à son sourire, à son sommeil quand il la sentait dormir près de lui»), Benjamin Fondane, Sadeq Heydayat, mais aussi Bachelard, Albert Béguin, Charles Mauron, Jean Pommier.

On ne dira jamais assez la place de José Corti dans le développement de la critique littéraire. Il y

a des scènes cocasses, quand Bachelard rentre dans la librairie en éclatant de rire pour expliquer qu'il vient de recevoir un «baiser à la russe» du peintre Oscar Dominguez: «Bachelard, tout en barbe! A la russe! Merveilleux tableau: le Peintre accueillant le Philosophe.»

«L'inguérissable blessure»

Les deux grandes figures de sa maison sont René Char et Julien Gracq. Il les tient pour les deux plus grands écrivains de son époque. Ce dont on peut discuter. Corti revit l'émotion qui le saisit quand il reçoit une lettre écrite à l'encre verte — comme André Breton — accompagnant le manuscrit d'*Au château d'Argol*. Cette lettre, ce roman vont changer sa vie. Il est devenu à jamais l'éditeur de Julien Gracq.

D'autres visiteurs sont anonymes, comme cette jeune fille qui venait chercher chez lui des éditions rares de Jean Cocteau et qui ne se remet pas de la mort du poète. Il apprend plus tard qu'elle est allée se jeter sous un train.

On croise beaucoup de morts, ses «chers

fantômes». On passe de l'un à l'autre, sans chronologie, au gré des souvenirs et de leur association. Mais Corti revient toujours, à la guerre et à son «inguérissable blessure»: la mort de son fils unique, arrêté par la Gestapo, puis déporté. Il ne s'en remet pas. L'homme paisible et raisonnable devient dur. Quand il évoque Eluard lui refusant un texte pour son fils car Corti a dit du mal d'Aragon.

On a parfois du mal à voir chez cet honnête homme, qui n'aime pas les excès, l'éditeur des surréalistes. Certains jugements sur les jeunes filles qui font l'amour trop tôt ou la poésie moderne surprennent. Mais l'évocation des grandes périodes est plus forte. On quitte le livre en ayant l'impression de sortir d'une machine à remonter le temps de la littérature.

SOUVENIRS DÉSORDONNÉS

(... - 1965)

José Corti
10/18, n° 3503
Paris, 2003, 320 pages

Les marges de Patrick Straram

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU
LE DEVOIR

Auteur de jazz et de cigares, de cinéma et d'alcool, journaliste à ses heures autant qu'écrivain, Patrick Straram est, à compter des années 1960, un des papes de la contre-culture au Québec. Fort en gueule, Straram jouit plus ou moins du capital symbolique que lui a procuré ses vieilles relations avec quelques-uns des membres d'une avant-garde intellectuelle parmi les plus subversives du siècle: l'Internationale situationniste (IS).

À Paris, au sortir de la guerre, Straram fréquente d'abord quelques membres de l'Internationale lettriste, un petit groupe qui s'est d'abord inspiré de l'œuvre d'un excentrique mondain, Isidore Isou, pour proposer des ruptures esthétiques et sociales déstabilisatrices. Straram prête son concours brièvement à *Potlach*, le bulletin d'information du groupe. Dans ces pages, un certain Guy-Ernest Debord se distingue vite comme l'un des critiques les plus rigoureux de l'exploitation contemporaine de la vie humaine.

À partir de 1957, l'Internationale lettriste devient l'Internationale situationniste. Guy Debord et ses camarades produisent une critique totale de la société occidentale et proposent une véritable révolution culturelle. De l'œuvre des situationnistes, on considère aujourd'hui d'emblée *La Société du spectacle* (1967) de Guy Debord et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (1967) de Raoul Vaneigem comme des monuments.

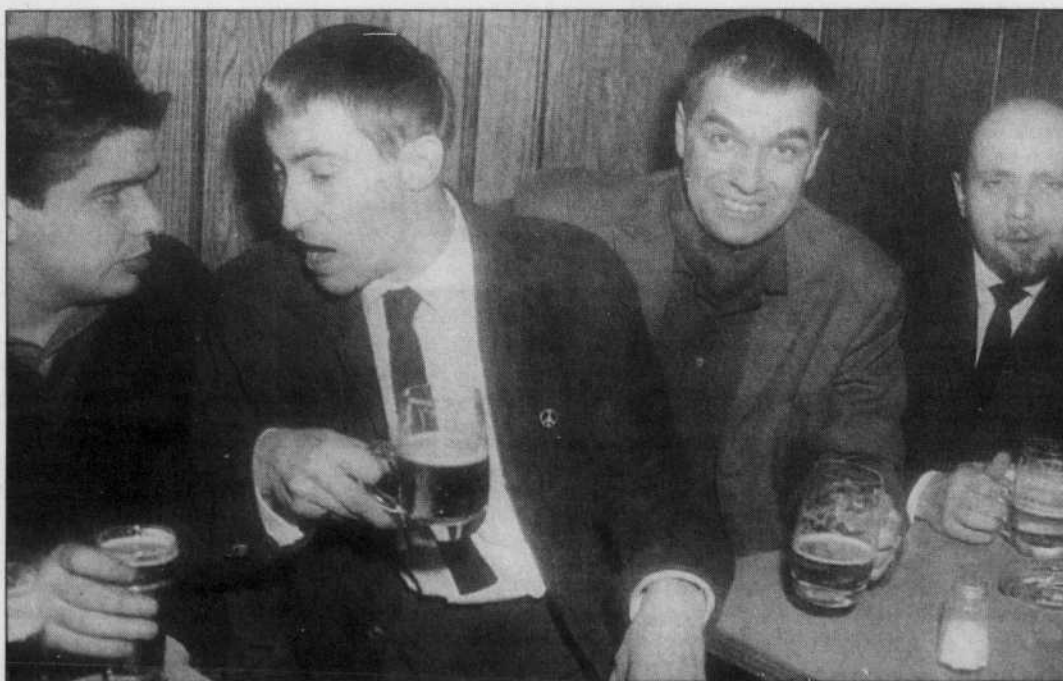
Et Straram? Ce fils errant du directeur du Théâtre des Champs-Élysées n'est déjà plus en France depuis 1954. L'année précédente, il a fait un séjour dans un hôpital psychiatrique. Il ne vivra plus à Saint-

Germain-des-Prés, avec les camarades de Debord: le voilà parti pour l'Amérique. D'abord quatre ans en Colombie-Britannique. Puis Straram plonge dans la vie montréalaise, accueilli à son arrivée — si l'on en croit Jacques Godbout — par un certain Pierre Elliott Trudeau.

Un paysage montréalais

En mai 1960 paraît à Montréal, sous la direction de Patrick Straram et de Louis Portugais, le premier et unique numéro de *Cahier pour un paysage à inventer*. Cette modeste revue agrafiée compte notamment sur la participation de Gilles Leclerc, de Gaston Miron, de Paul-Marie Lapointe et de Marcel Dubé. On y trouve aussi des textes de Straram et des situationnistes Asger Jorn et Guy Debord. Mais ce dernier expose, dans une lettre datée du 25 août 1960, que le *Cahier* n'est pas une revue situationniste. Il rejette par ailleurs la prose de Gilles Leclerc, un auteur auquel s'intéresseront quelque peu des membres de *Parti pris*. Debord recommande aussi à Straram une radicalisation des collaborateurs... L'aventure sera sans suite.

Straram peut-il être considéré honnêtement comme un situationniste? Comme d'autres, le cinéaste Pierre Falardeau se souvient que, loin d'avoir toujours à la bouche la prose de l'IS, Straram parlait plutôt sans cesse d'Henri Lefebvre, l'auteur de *Critique de la vie quotidienne*, sans oublier le jazz de John Coltrane. Or l'IS n'a rien à faire ni de Coltrane, ni surtout — à partir de janvier 1963 — de Lefebvre, lequel est alors voué aux gémonies. On pourrait aussi noter que Straram, amoureux fou du cinéma, se passionne pour la Nouvelle Vague tandis que l'IS, qui considère cet art comme mort, fustige Godard et Renoir. En France, à défendre pareille passion devant l'IS, Straram



Patrick Straram en grande conversation avec Marc Gélinas (à sa droite) et Claude Jasmin, au début des années 1960.

aurait fort probablement connu le même sort que beaucoup de ses anciens camarades: l'exclusion pure et simple du mouvement. Cela sans compter le fait que Straram, pour vivre, travaille tant bien que mal dans des revues de consommation telles *Maclean's*, *7 Jours* et *TV-Hebdo*... tout en plongeant lourdement dans un mysticisme d'inspiration amérindienne que rejette l'IS.

En 1988, à l'occasion du décès de Straram, *Le Devoir* observe qu'on ne trouve «guère un mouvement auquel il n'ait été associé à Montréal, une esthétique qu'il n'ait dénoncée dans une quête incessante de tendresse et d'insolence systématique, provocante». Un homme de toutes les marges, en somme.

Donc forcément à côté de l'Internationale situationniste... Il faut dire que Straram lui-même semble avoir bien mesuré la distance qui le séparait de cette IS pour laquelle on le considère, surtout depuis le suicide de Debord en 1994, les publications et les révérences souvent sottes. Lors d'un entretien accordé à Jean-Christian Séguin, Straram expliquait en effet à quel point il s'était éloigné des situationnistes, sans pour autant se considérer comme autre chose qu'un «précurseur» du mouvement: «J'ai été un de ceux qui ont préparé l'Internationale situationniste. A chaque fois, il y a eu déception. Il y a eu évidence du truquage, de la stratégie. Je me retrouvais comme un petit com, qui avait cru ce à quoi personne d'autre n'avait cru.»

En fait, au Québec, on ne s'est jamais intéressé aux situationnistes que de haut et de loin, à la façon d'un Jacques Godbout qui écrivait en 1960 dans *Liberté*, visiblement sans y rien comprendre: «*Cette Internationale situationniste n'a d'international que le titre. La vie est trop cruelle pour qu'on se prenne au sérieux.*» On considère pourtant aujourd'hui que Debord, avec sa plume superbe, compte parmi les écrivains les plus importants pour penser l'irréel dans lequel se complait notre société.

Une «mouvance situationniste» au Québec?

Peut-on parler au Québec d'une «mouvance situationniste» bien que rien ne semble attester que Straram

lui-même fut vraiment partie prenante de cette aventure? Répondre naturellement non à cette question, c'est dire, très rapidement, à quel point le lecteur est plongé dans l'embarras devant l'essai qu'un professeur de l'Université de Winnipeg, Marc Vachon, vient de consacrer à Straram en tant que «principal représentant au Québec» des thèses de l'IS en matière architecturale. Et comme si la fragilité de ses échafaudages sur les rapports intellectuels entre situationnistes et Straram n'était pas assez marquée d'elle-même, l'auteur sent le besoin de l'accentuer dans la conclusion de son livre. Patrick Straram, dit-il alors, «est situationniste pour autant qu'il se réfère à un «vocabulaire privé de sens abusivement forgé par la dérivation du terme». On croirait entendre Humpty Dumpty, dans *Alice au pays des merveilles*, expliquer qu'il donne toujours aux mots le sens qu'il veut bien leur donner au moment où il parle...

Si l'analyse du professeur apparaît pour le moins créative, la riche matière qu'il a réunie au sujet de la vie de Patrick Marrast, dit Straram ou le Bison Ravi (anagramme de Boris Vian), mérite largement la lecture de son livre. Pour comprendre la mouvance contre-culturelle québécoise qu'animait le très baroque Straram, nous n'avons en effet que trop peu d'études pour nous payer le luxe d'éviter celle-ci.

L'ARPEUTEUR DE LA VILLE

LUTOPIE URBAINE

SITUATIONNISTE

ET PATRICK STRARAM

Marc Vachon

Triptyque

Montréal, 2003, 290 pages

Signalons aussi la publication de la correspondance de Guy Debord

LIVRES

PHILOSOPHIE

Vers la vie examinée

GEORGES LEROUX

Le sens de la vie est une de ces questions que semblent fuir les philosophes alors qu'elle devrait les requérir de la manière la plus intime et la plus directe. Occupés par tant de savantes constructions, ils finissent par craindre de se confronter aux requêtes les plus simples et les plus communes de ceux qui, immergés dans leur besogne, aimeraient disposer de moyens plus sérieux que ceux que leur proposent les nouveaux sages de la psychologie populaire ou de l'ésotérisme.

autant de grilles de lecture de l'expérience, invitant à reconnaître ici un but, là un langage, un bonheur, une valeur. Parce qu'il a longuement fréquenté les penseurs du sens, surtout Heidegger, Gadamer et Derrida, qui sont ici en position de parole indirecte — on les retrouve dans son recueil d'études, lus et discutés avec une sympathie acharnée —, Jean Grondin critique sévèrement les positions de ceux qui cherchent à naturaliser le sujet: pour lui, l'instance du sens est ce sujet, instable et déconstruit, certes, mais qui accueille l'inquiétude, et sa position herméneutique est celle d'une intériorité capable à la fois d'écouter et de transcendance.

Bien et altérité

La référence grecque est aussi très présente, surtout à travers la constance de la question de la fragilité du bonheur et de l'appel du bien. Thèmes récurrents de l'éthique ancienne, ces questions ne peuvent que faire retour: personne ne peut prétendre maîtriser les conditions de son bonheur au point de le produire, voire de le préserver, on ne peut que l'accueillir; par ailleurs, chacun est appelé à reconnaître l'objectivité du bien, en particulier dans le soin de l'autre, la recherche d'un bien autre que le bien pour soi. Quelle que soit la signification de la transcendance, elle s'éprouve et se saisit d'abord dans une extériorité dont aucun individu n'est le maître. Les Grecs ont proposé une éthique de la vertu, le christianisme a proposé la charité, mais aucun de ces modèles ne serait pensable sans la transcendance du bien. La dépression moderne qui affecte la question du sens de la vie provient sans doute de ce refus de reconnaître cette transcendance, assorti à l'illusion de pouvoir produire le bonheur.

Dialogue intérieur, éthique

Trois questions structurent le propos: comment comprendre la question du sens, comment maintenir son lien au dialogue intérieur qui est la substance de la vie et comment lui conserver une portée éthique? Pour chacune de ces questions, le cheminement proposé suit une méthode qu'on reconnaîtra sans peine: l'appel augustinien à la méditation intérieure des certitudes ébranlées. Là où les fondations paraissent manquer, le philosophe montre qu'il n'en a jamais été besoin. Là où le pessimisme semble s'imposer, il montre encore qu'il repose sur une espérance plus forte. Là enfin où le sens menace de se dérober, il fait voir que ce sens est inscrit dans un monde qui porte l'individu tout en le dépassant.

Ce livre se termine sur quelques superbes pages de sagesse où la question de l'origine du sens et celle de la divinité sont introduites en continuité avec le souci éthique du bien. Jean Grondin cite ici Emmanuel Lévinas: «La seule valeur absolue, c'est la possibilité humaine de donner sur soi une priorité à l'autre.» Parce qu'aucune vie ne peut prétendre se fonder elle-même, elle ne peut que s'engager vers l'autre et de la radicalité de ce souci, constituer le sens infiniment recherché. L'écriture de cet essai tient ses promesses: elle est franche et directe, elle n'a rien de guindé. Elle fait aussi un pas de plus: elle interpelle son lecteur, l'engage sur ce chemin du dialogue intérieur, et on y sent une force socratique déjà présente dans son exergue: «Une vie sans examen de soi ne vaut pas la peine d'être vécue.» (Platon, Apologie, 38a).

DU SENS DE LA VIE - ESSAI PHILOSOPHIQUE

Jean Grondin
Éditions Bellarmin, collection «L'Essentiel»
Montréal, 2003, 142 pages

LE TOURNANT HERMÉNEUTIQUE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Jean Grondin
Presses universitaires de France, collection «Philosophies»
Paris, 2003, 127 pages

Questionnement du mitan et sagesse sans âge

À l'heure du mitan de la vie, entre trente-cinq et soixante ans, dans la force de l'âge, tout humain en quête de lucidité se retrouve face à des questions qu'il ne peut contourner s'il tient à rester en phase avec lui-même: suis-je devenu celui ou celle que je voulais être? mes rapports aux autres sont-ils sains et constructifs ou instrumentaux et immatures? quel est mon rapport au sens et à la transcendance? devant ces défis existentiels qui concernent l'être-au-monde de chacun et qui s'imposent donc à la conscience, quels horizons s'offrent à l'humain de bonne foi qui refuse la fuite?

Voilà la problématique essentielle que déploie *Trois défis du mitan de la vie* de l'andragogue et théologienne Denise Bellefleur-Raymond, un petit ouvrage de psycho-spiritualité qui évite la plupart des travers propres à ce genre.

Le mitan de la vie, écrit l'essayiste, est l'âge d'un possible désenchantement face à soi-même et à son propre parcours, des responsabilités accrues et d'une prise de conscience de la fragilité de la vie. Comment réagir, «dans la ligne du développement humain intégral ou dans la ligne de l'Évangile», aux défis que soulèvent ces remises en cause d'ordre psycho-socio-spirituel?

Invitation à «partir vers la totalité de soi-même, en s'appropriant des morceaux de soi laissés en friche ou oubliés dans l'ombre», à «développer un altruisme mature» exempt de paternalisme, de volonté de puissance et d'exclusivisme et à «identifier ses idoles» pour mieux se situer dans un rapport conscient au sens et à la transcendance, la crise du mitan de la vie, selon Bellefleur-Ray-



Louis Cornellier

mond, est la chance qui est offerte à chacun d'inscrire l'«Ultime» au cœur de l'ordinaire de la vie.

Les premières pages de cet essai, malheureusement, n'évitent pas toujours les facilités d'un certain discours psychologisant (et jungien) qui flirte avec la recette thérapeutique, mais la suite sauve nettement la mise en élargissant le propos à des considérations sociales, éthiques et théologiques qui donnent une belle profondeur à l'ensemble.

Quand la théologienne passe de Jung à Ricœur (et aux puissantes réflexions de ce dernier sur «l'autrui de l'amitié et le chacun de la justice»), du discours psychothérapeutique à l'herméneutique évangélique, son exposé acquiert une envergure qui dépasse la seule perspective «développementale», plutôt limitée en elle-même, parce qu'il inscrit alors les questions de sens sur un horizon culturel plus vaste.

De la sagesse sur un fil de fer

Dans *Psy*, un petit recueil de récits paru l'automne dernier, François Cloutier, psychiatre et ancien ministre du gouvernement Bourassa, nous offre des dialogues patient-médecin visant à illustrer la complexité et la fragilité du psychisme humain. Par-

fois un peu faciles mais le plus souvent subtils, ces petits tableaux cliniques distillaient un charme touchant et discret.

Voilà maintenant que le psychiatre rapplique, mais en sage cette fois, avec *Un regard calme sur les choses*, un récit d'apprentissage dialogué mettant en scène Alexandre, un adolescent «à l'âge des interrogations», et «l'Homme-sans-nom», un vieux sage évanescence qui souhaite «apprendre le monde» au jeune homme.

Divisé en 18 très courts tableaux qui abordent des thèmes universels (la vérité, le bonheur, la mort, la beauté, le progrès, l'éthique, la vie intellectuelle, la santé, la solitude, la sagesse et quelques autres), *Un regard calme sur les choses* livre ses messages de sagesse tout en douceur et se fait un point d'honneur de ménager une place au doute et au questionnement au cœur de sa démarche.

Amorcées par une profession de foi perspectiviste («Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que des vérités. Elles sont multiples, successives et répondent à des besoins variables. Nées des circonstances et parfois du hasard, elles sont changeantes comme la mer, imprévisibles comme le temps»), les leçons de vie que l'Homme-sans-nom réserve à son élève se tiennent en permanence au plus près du cliché («vis chaque instant comme si c'était le dernier», l'homme primitif avait plus de sagesse naturelle que l'homme «prétendument civilisé», etc.), mais parviennent à ne pas y sombrer bêtement. Le sage émet-il une banalité, une évidence naïve ou un jugement sans nuance qu'il le relève tout de suite en rappelant au jeune homme la nécessité du sens critique, même envers soi-même,

et de la «distance vis-à-vis des choses».

Il y a, dans ces réflexions sur la conscience humaine, sur la part relative de l'inné et de l'acquis dans nos comportements, dans cet éloge de l'imagination du savant et du poète, quelque chose qui se rapproche de l'univers d'un Albert Jacquard dans sa version la plus sucrée. La vision du monde proposée par François Cloutier relève, en effet, du même humanisme doux-amer, plutôt pépère mais sympathique, qui ne va pas assez loin, qui tourne les coins rond, qui manque de tranchant, mais qu'on n'a pas pour autant envie de réfuter tant ses fondements, sous le miel des bonnes intentions, nous paraissent sains.

Livre de sagesse pratique sans recette, de psycho-pop améliorée qui s'entête à cultiver le paradoxal, *Un regard calme sur les choses* menace sans cesse de s'enfoncer dans la mièvrerie d'une énième variation du *Petit Prince* sans jamais s'y résoudre tout à fait. Est-ce là le sens qu'il faut retenir de l'illustration de la couverture qui montre deux personnages en équilibre, sur un fil de fer, au-dessus des nuages?

louiscornellier
@parroinfo.net

TROIS DÉFIS DU MITAN DE LA VIE
Denise Bellefleur-Raymond
Fides
Montréal, 2003, 152 pages

UN REGARD CALME SUR LES CHOSES
François Cloutier
Stanké
Montréal, 2003, 128 pages

TÉMOIGNAGE

Guérilleros

glige cruellement de rappeler que le cas de Gilles Prigent, loin d'être singulier comme il pourrait paraître à la lecture d'un livre pareil, est monnaie courante en Colombie.

L'enlèvement d'Ingrid Bétancourt, candidate du parti écologiste aux présidentielles, un enlèvement très médiatisé par l'action militante de sa jeune fille, aurait au moins dû suggérer à l'auteur de donner ne serait-ce qu'un peu de profondeur à ce qui se réduit ici à la plate narration d'une autre «aventure» de pilote.

Depuis quelques années, instituteurs, journalistes, juges, sénateurs, touristes et activistes sont constamment enlevés et exécutés en Colombie.

En fait, l'essentiel des enlèvements du monde ont aujourd'hui lieu en Colombie. Le FARC, groupe armé d'obédience communiste, utilise l'enlèvement pour établir un rapport de force avec le pouvoir officiel colombien. On estime en moyenne à 3000 le nombre de civils enlevés chaque année en Colombie.

GILLES PRÉSENT, OTAGE DES GUÉRILLEROS 102 JOURS

DANS LA JUNGLE COLOMBIENNE
Benoît Lavoie
Éditions de l'Homme
Montréal, 2003, 192 pages



ALAIN KELLER REUTERS
Ingrid Bétancourt

La librairie MARCHÉ du LIVRE présente :
L'UNIVERS DE LA BANDE DESSINÉE PLUS DE 8000 TITRES
801 de Maisonneuve Est, angle St-Hubert BERRI-UQAM 288-4350

Festival du livre jeunesse Laval
Info : 450-978-3985
"La lecture donne des ailes"

Bouquinez à la super expo-livres!
Venez rencontrez les écrivains, illustrateurs, éditeurs...
Participez à des animations originales et assistez à des spectacles captivants...

Le samedi 31 mai (de 9 h 30 à 16 h)
« Les rendez-vous du Toup littou » et « Le Club du rat Biboché »
Histoires, chansons, jeux et comptines sont au rendez-vous

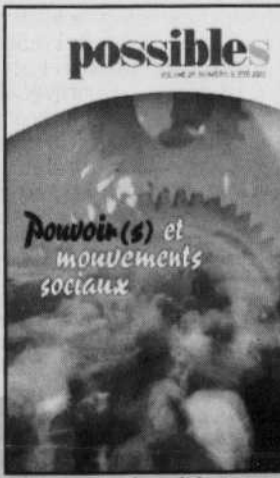
Dimanche 1er juin (10 h 30)
Le mini brunch de Mme Sacoche Adultes - 6,00\$ / Enfants - 4,00\$
Invitation pour toute la famille, venez vous régaler en compagnie de Mme Sacoche!

Coût d'entrée :
enfants : gratuit
adulte : 5 \$

Heures d'ouverture du Festival :
jeudi, vendredi et samedi : 9 h à 21 h
dimanche : 9 h à 16 h

Au Collège Montmorency du 29 mai au 1er juin 2003
475, boul. de l'Avenir, Laval

REVUE possibles ÉTÉ 2003



« Il s'agit de concevoir un Québec qui accorde une place importante à l'égalité, à la justice sociale, au développement durable et à la vie démocratique », écrivait en pleine campagne électorale un groupe de responsables de divers mouvements sociaux, en réaction à une surenchère de promesses qui reléguait dans l'ombre des débats d'orientation fondamentaux. Une illustration de plus de la mission irremplaçable de ces mouvements, comme actualisation et aiguillon d'une démocratie qui soit vraiment ancrée dans le dynamisme profond des sociétés. Ils connaissent ces années-ci un regain accompagné d'un renouvellement des idéologies et des stratégies. Nous en présentons ici un bilan — forcément provisoire, non exhaustif mais très illustratif — où se rejoignent des regards nourris d'expérience historique et des paroles émergentes.

LANCEMENT

LE JEUDI 5 JUIN, DE 17 À 19 h
À La Petite Gaulie, 2525, rue Centre (en face du métro Charlevoix)
Rens. : (514) 529-1316

Abonnement

Nom _____ Ce numéro: 8 \$
Adresse _____ Abonnement individuel: 25 \$
Ville _____ Code postal _____ Abonnement de soutien: 40 \$
Province _____ Téléphone _____ Abonnement institutionnel: 40 \$
Occupation _____
Revue Possibles
5070, rue de Lanaudière
Montréal, Québec H2J 3R1

ÉDITORIAL
ESSAIS ET ANALYSES
Mouvement écologiste et régulation sociale: du providentialisme au néolibéralisme
ROBERT MÉNARD
Le mouvement communautaire et la récupération étatique
MARCEL SÉVIGNY
L'agriculture soutenue par la communauté.
Un lieu d'expérimentation politique
MARIE-CLAUDE ROSE
Les enjeux de la construction d'un discours altermondialiste. Le cas de l'Union paysanne au Québec
MARCO SILVESTRO
L'économie sociale en aide domestique: un potentiel, des obstacles
JACQUES FOURNIER
La lutte à contre-courant
EVELYN DUMAS
Quelques fenêtres ouvertes sur le mouvement des femmes québécoises
MARCELLE DUBÉ
L'enjeu du financement des mouvements sociaux
JEAN-FRANÇOIS LEPAGE
Penser stratégiquement, agir localement
AMINE TEHAMI
Partis politiques et mouvements sociaux. Impressions d'une campagne
GABRIEL GAGNON
POÉSIE ET FICTION
Ô sang de la mémoire
MICHEL PLEAU
Fracture
JACQUES GAUTHIER

Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement à quatre numéros à compter du numéro

Une sortie enlevante pour toute la famille!
Coupon-rabais 2.50 \$
Festival du livre jeunesse Laval COLLÈGE MONTMORENCY Pour le stationnement

LE DEVOIR

DE VISU

Un brin de mort

LES TÉMOINS

Manon Labrecque
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, salle J-R120
Jusqu'au 21 juin

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Depuis 1991 que Manon Labrecque se consacre à la vidéo, elle a remporté quelques prix qui la situent avantageusement dans le paysage de la vidéo québécoise. Lancée par ses quelques participations à l'événement Interuniversitaire d'art vidéo, elle a été aussi primée lors des 17^e et 18^e Rendez-vous du cinéma québécois, en plus d'avoir reçu une mention honorifique lors des Transmediale de Berlin, en 2000. Dans une exposition remarquable, elle délaisse aujourd'hui la monobande pour présenter quelques sculptures cinétiques, du dessin et des installations vidéo.

Pour tout dire, nous n'avons jamais été très entiché par le travail de Labrecque. Cabotines, ses expérimentations se rapportaient à nos yeux aux premiers pas que n'importe qui peut faire lorsqu'il goûte à la vidéo. Ce que la commissaire Nicole Gingras tient pour «une exploration des propriétés plastiques de la vidéo (effets de brouillage de la trame et dématérialisation de l'image, ralentissement ou accélération du mouvement de l'image et de la bande sonore, suspension ou arrêt sur image)» tient pour l'essentiel des premiers balbutiements envisageables des possibilités d'un langage, du travail de friche, de l'exercice de base. Rien qui ne

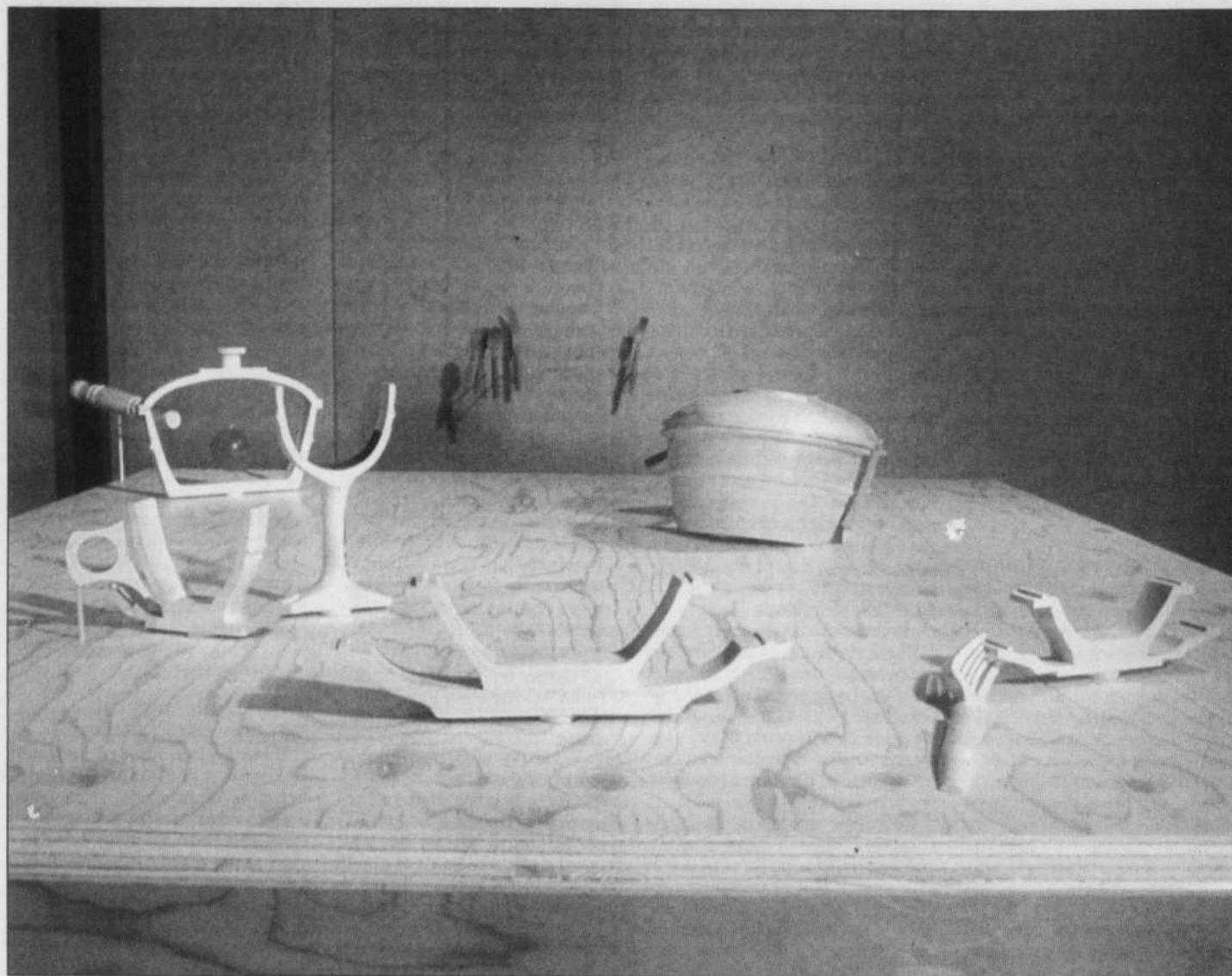
soit susceptible de provoquer de grands frissons.

Même avec *C'taujourd'hui qu'* (2000), une de ses bandes les plus abouties à ce jour, Labrecque abusait de la répétition, du retour de l'image, jusqu'à plus soif. Elle faisait preuve également d'un type d'humour auquel, malheureusement, nous demeurons imperméable.

L'exposition présentée à la Galerie de l'UQAM témoigne d'un changement de ton radical dans le travail de l'artiste. D'un mouvement plus lent (la commissaire insiste sur la notion de mouvement dans le catalogue), les œuvres sont d'un ton plus grave, voire plus dramatique.

La première de ces œuvres propose un double autoportrait. Une reproduction grand format de la carte de l'artiste alors qu'elle était toute jeune étudiante, à Sainte-Evariste, en 1972-73. Tout près d'elle, comme si l'artiste veillait sur son double, un écran vidéo diffuse l'image animée de l'artiste aujourd'hui. Labrecque tourne la tête vers sa droite, vers la première image, relève la tête et reprend le sourire attendrissant qu'autrefois, jeune enfant, elle affichait.

Le dispositif est efficace, malgré sa simplicité. Le contraste entre l'image figée, datée, utilisée pour établir l'identité de l'enfant, et celle animée, du temps présent, n'a rien de banal. La seconde image n'a d'autre fonction que de permettre de mesurer l'écart de temps entre les images, mais aussi, elle se présente comme une image qui tente de singer la première. D'où le titre, *L'imitée*. On comprend alors que le reste de l'exposition sera placé sous le signe de ce



Objet quotidien non identifié, 2002, de Manon Labrecque.

LAURE LUQUET / © MANON LABRECQUE

temps qui passe. L'exposition demeure également à l'enseigne du biographique. Cette introduction laisse pour le moins entendre que la résurgence de souvenirs est le point de fuite de l'exposition.

Langage raffiné

Labrecque a grandement raffiné le langage vidéographique qu'elle employait déjà. La répétition, ou le retour quelque peu altéré du même, demeure un des moteurs de ce travail. C'est évident lorsqu'on regarde la très inquiétante pièce intitulée *État guerrier*, un autre autoportrait. Il est davantage question de survivance dans cette installation où l'artiste lutte contre les vagues qui tentent de l'engloutir. Deux images placées l'une au-dessus de l'autre donnent les deux points de vue opposés. La caméra, placée tout juste au-dessus du plan d'eau, filme les vagues qui successivement lavent le visage et les pieds de l'artiste. Continuellement menacée par la vague, l'artiste est bousculée par les flots. Paradoxalement, elle est aussi portée par elle. On saluera la disposition de ces images — comme un livre ouvert: un album de photos? — et la trame sonore enveloppante qui ajoutent à ce *revival* d'une expérience traumatique.

Le drame, la noyade aussi, est également au centre de la sculpture cinétique présentée dans la

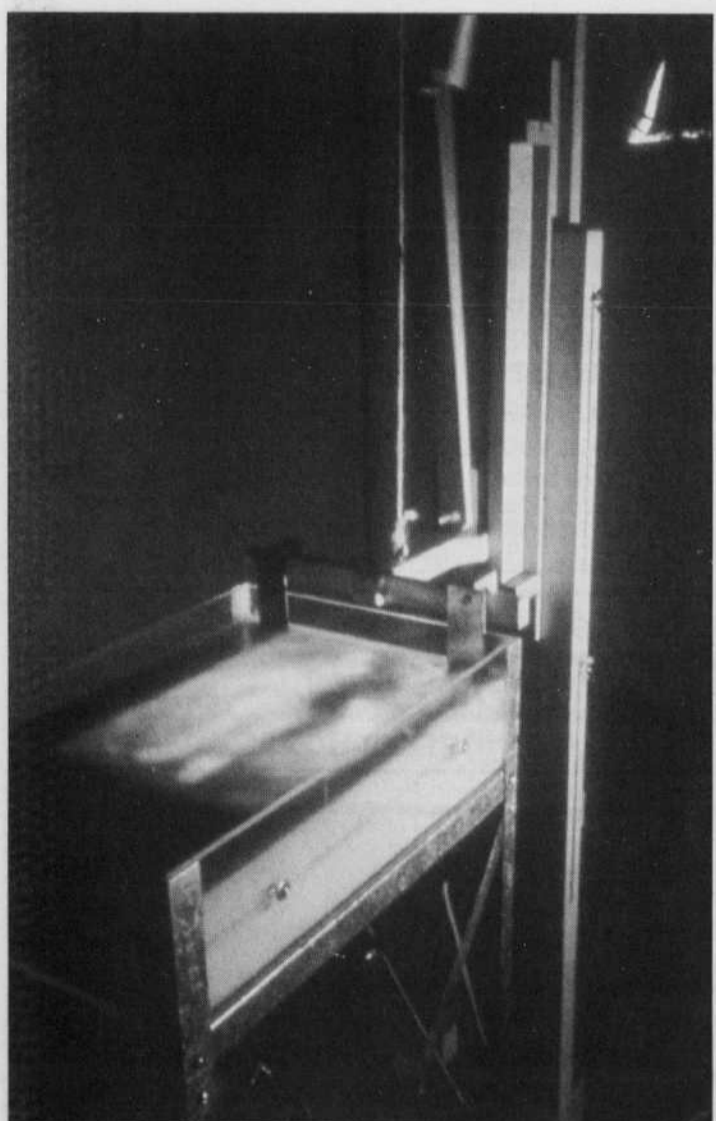
grande salle. Avec un jeu de pouliés dont les cordes activent divers éléments, la pièce fait se mouvoir, aux extrémités des cordes, l'image projetée d'un homme et une petite sculpture reprenant la forme d'une maison. Le portrait de cet homme inanimé, couché sur le gazon, se retrouve, au bout de sa brève course, submergé dans un petit bassin d'eau laiteuse (celle, trouble, de la mer?). Selon un dispositif ingénieux, l'image est projetée sur un miroir qui lui est plongé dans le récipient. Ainsi voit-on l'eau bouillonner au-dessus de l'image qui s'abîme.

À l'autre bout, la petite maison respire dès que l'image s'enfonce dans l'eau. À l'inverse, lorsque la plaque de miroir se redresse, la petite maison se retrouve trempée. Aucune issue dans cette œuvre qui, sans raconter comme tel, exprime un drame profond. L'ombre projetée sur le mur par cet appareillage donne à l'ensemble un aspect légèrement industriel, qui complète la dimension théâtrale de l'œuvre.

Il y a bien sûr les dessins de l'artiste dans le parcours, mais on s'attardera plus volontiers à la sculpture cinétique présentée dans la petite salle. Sur une table, éclairée faiblement, une nature morte est animée d'un mouvement giratoire. Des arcs de cercles, comme des volutes de bois, sont tour à tour mis en mouvement et tournent autour

de leur axe. La vitesse de rotation fait en sorte que des volumes se créent, comme des fantômes d'objets qui prennent vie. Animiste, la pièce fait en sorte que les objets se composent et se décomposent sous nos yeux, au gré de l'accélération et de la décélération des objets.

Chacune de ces pièces oscille entre la vie et la mort. De fait, celles-ci ont chacune la faculté de rappeler qu'à même la vie souffle un brin de mort.



LAURE LUQUET / © MANON LABRECQUE

Exercices d'enracinement (détail), 2002, de Manon Labrecque.

VERNISSAGE

DU 1^{er} AU 29 JUIN
Jacques Thisdel



GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION
WADE HOEFER
DU 5 AU 17 JUIN
1367 AVE. GREENE WESTMOUNT
TEL. 514 933 4406 FAX. 514 933 6553
www.donnatrefres.11e.com

armand vaillancourt
sculptures
gravures
peintures
du 1er au 30 juin 2003

vernissage:
le dimanche 1er juin, 14h,
en présence de l'artiste.

Esthésio
Art contemporain 191, rue Saint-Paul, Québec,
(418) 692.7272, www.esthesio.com

Du 7 mai au 7 juin 2003
CATHERINE FARISH
Œuvres récentes
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Sylviane Poirier ■■■ art contemporain
présente
Exposition/événement Migratoire
Sylvie Tourangeau
Du 31 mai au 29 juin 2003
Vernissage : 31 mai, de 14h à 18h
Entretien avec l'artiste le mercredi 11 juin à 19 h
La galerie tient à remercier FEATHERSTONE DESALTES INC. Vins et Spiritueux
372, rue Sainte-Catherine O. local 234
Montréal (Québec) H3B 1A2
(514) 875-9500 poirier.sylviane@ca.arts.com
www.sylvianepoirier.com
Heures d'ouverture : mercredi, de 12h à 20h
mardi, jeudi, vendredi et samedi, de 12h à 18h

Art, culture et découvertes!
12 juillet : Festival de Lanaudière
19 juillet : théâtre en Mauricie
9-10 août : Félix Leclerc et l'Île d'Orléans
du 3 au 14 octobre
Le Romantisme et Paris.
Pour un voyage inoubliable,
réservez avant le 16 juin!
(514) 276-0207
CIRCUITS CULTURELS
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

EXPOSITION ET VENTE IMPORTANTE DE MAÎTRES CANADIENS
(en provenance de successions et de collections privées)
J.P. Riopelle A.Y. Jackson J.P. Dallaire C. Gagnon
W. Kurelek J.P. Lemieux A. Savage R. Richard
H. Masson S.M. Cosgrove R. Pilot J. de Tonnancour
D. Milne J.G. Lyman F.S. Coburn L. de Bellefleur
et bien d'autres...
Ne manquez pas cette occasion exceptionnelle
d'acquérir des maîtres canadiens à des prix raisonnables.
Heures d'ouverture :
• Réception et cocktails : jeudi 5 juin de 17h à 21h
• Exposition : vendredi 6 juin de 11h à 20h, samedi 7 juin de 11h à 17h,
dimanche 8 juin de 12h à 17h, lundi 9 juin de 11h à 17h
L'exposition se poursuit jusqu'au 15 juin 2003 à
La Galerie d'arts contemporains
2165, Crescent, 2^e, Montréal (514) 844-6711 www.artscontemporains.net
Nous achetons des tableaux de qualité

LE COLLECTIF
Magenta & Blues
EXPOSE
DIX-SEPT PEINTRES COLORISTES
Vernissages
Vendredi 30 mai de 17h à 22h
Dimanche 1^{er} juin de 13h à 18h
L'exposition se poursuivra les samedi et lundi :
31 mai et 2 juin de 13h à 18h
7595, boul. St-Laurent, espace 201 Montréal
métro De Castelnau
(514) 278-3136
www.francine.labelle.qc.ca